

Chapitre 2: Représentations en miroir

Contextualisation par les perceptions identitaires d'un pays en « transition »

On est passé de la charrue au GSM sans passer par le câble

Ioana, traductrice

- Tout est cassé !

- Tout ?

- Oui tout : la campagne et l'âme des hommes.

Dialogue avec Luci, villageoise de Maureni

Dracula, Ceausescu, Comaneci : comme tout le monde, j'avais entendu parler de la Roumanie. Mais se limitait-elle à cette trilogie ? La première fois que j'ai traversé la frontière roumaine en avril 2000, je m'attendais à y voir des ruines, la misère d'un communisme mort et enterré. Certes la pauvreté, les blocs déstructurant le tissu urbain, les industries à l'arrêt sautent aux yeux, mais cela s'accompagne de fierté, d'orgueil et de promesse. Les caricatures de l'hiver roumain, des files de gens qui grelottent devant des boutiques vides, des chiens errants de Bucarest sauvés par B. Bardot, de la tromperie médiatique du charnier de Timisoara, des orphelins affamés, des pogroms contre les Tsiganes, des voleurs mendiant aux carrefours de Bruxelles et de la corruption à tous les échelons sont souvent évoquées, tant à l'Est qu'à l'Ouest, par les citoyens ou les institutions pour décrire cette Nation. À leur côté, d'« authentiques » et/ou « archaïques » paysans proches de la nature complètent le portrait dressé. La force heuristique de cette image contrastée, écho des clichés occidentaux souvent intégrés par la population roumaine et rappelés par la presse, se révèle limitée face à mon expérience de terrain. Ce chapitre a pour but de contextualiser le terrain de l'étude en passant par les représentations et stéréotypes véhiculés sur la Roumanie.

Qu'est-ce que la Roumanie ? Il est difficile de dire et, à fortiori, d'écrire un pays et son peuple. Aussi un détour par les clichés et les représentations peut-il faciliter cette tâche sans prétendre en venir à bout. Cette entrée par l'image permet d'approcher la complexe réalité tout en la simplifiant. Incontestablement, derrière les mots et les images mobilisés pour se dire et dire autrui se profilent des idées et des croyances reflets de la relation nouée entre le même et le différent, soi et autrui. Chacun distingue des traits imputés à l'étranger. Ils sont hérités de la culture et du milieu. Mon propos est, ici, d'étudier l'identité et l'altérité rêvées, imaginées, fantasmées, représentées c'est-à-dire vécues. *The system of values of national ideology is nothing but an alternative view, and a conventional one, too. Primarily, the nation itself and the values associated with it are but constructs of an ideological order, « realities » at the level of the social imaginary, whose « objective existence » is actually outcome of their being circumscribed into historical contingency by groups of people who thereby endow them with substance and meaning* (Mitu, 2001, p. 2). Cette « vue alternative » s'enracine et

perdre jusqu'à ce jour dans la culture roumaine. Se pencher sur les représentations souvent stéréotypées par lesquels les Roumains sont dits à l'étranger et par lesquels ils apprennent à se dire et à s'évaluer permet une première approche de l'identité culturelle roumaine inscrite dans l'imaginaire social. La nécessaire confrontation de cet espace représentationnel aux faits, l'épaississement empirique de la recherche par l'immersion du chercheur, la description ethnographique et une approche diachronique sont l'objet des parties qui succèdent à la contextualisation ici proposée. Celle-ci se déroule en trois temps. Il s'agit d'abord les représentations de l'identité culturelle roumaine évoquées à l'extérieur (en Belgique, celles qui ont baigné le chercheur) et à l'intérieur des frontières roumaines. Les propos tenus par les acteurs rencontrés lors de la projection d'un documentaire à Bucarest dénonçant les effets du communisme dictatorial de Ceausescu servent de déclencheur. Par ces dires, des représentations de soi et d'autrui s'expriment et introduisent à une construction de l'identité culturelle roumaine et régionale banataise sur le mode d'une oscillation et d'une opposition dont le paysan est un facteur majeur.

2.1 Expression du passé pour se dire aujourd'hui

2.2.1 Ce qu'ils sont, étaient, ne sont plus, deviennent

J'ai vécu avec eux, j'ai vécu des kilomètres pour acheter 20 litres d'essence, j'ai vécu des Noëls sans de la lumière, j'ai vécu des queues et on a eu des luttes, même des disputes avec nos voisins pour acheter un morceau de pain. Et je crois que ça m'a marqué pour ma vie. J'ai beaucoup, beaucoup des émotions qui se sont réveillées par ce film-là. C'est incroyable. C'est une étape. C'est l'Histoire déjà. Qu'est-ce que je peux dire, c'est une autre vie maintenant¹².

Autrefois et en voyant ce film je me suis souvenue de tout ce que j'ai eu peur. Madame Cornea n'est pas la seule qui s'est opposée au régime communiste. Ils sont innombrables, les citoyens inconnus. Je suis allée un jour, le matin, avant midi, au musée. Et c'était une maison entrouverte, avec des échelles pour être reconstruite. Un homme, je ne l'ai pas vu, il est allé tout en haut et a crié son opposition au régime communiste. Tout le monde qui l'a vu a eu peur et tout le monde s'est débrouillé et a disparu. Il a crié tant jusqu'à ce que les Securistes sont allés le prendre. (...) Ce sont des personnes qui ont eu du courage mais ce sont aussi d'autres qui se sont opposés au régime en faisant leur métier plein de responsabilités, en s'opposant aux directives, en essayant de faire ce qu'ils savaient qui est à faire. (...) Et si la situation de la Roumanie est tellement un souci c'est parce que les dirigeants de l'Ouest ont toléré la situation roumaine. Je

¹² Marin, infirmier, environ 45 ans, Ciobodo (Caras-Severin), 02/09.

Chaque note de bas de page relative à l'informateur mentionné se structure comme suit : Dénomination, profession, âge et lieu de vie au moment du discours tenu, date de la conversation ou de l'entretien dont l'extrait est tiré.

viens ici avec la situation des Saxons. Willy Brandt qui était le président chancelier de l'Allemagne a acheté les Saxons de la Roumanie. Nous voyons maintenant les villages saxons, je suis de Transylvanie alors je connais la tragédie qui est arrivée là par l'émigration des Saxons. C'était à cause de l'impossibilité de l'Occident de dire à Ceausescu « vous devez donner les droits de l'homme non seulement aux Roumains mais aussi aux Allemands, aux Serbes, aux Hongrois, etc. ». Nous sommes un pays multiethnique non ? Ils ont préféré d'acheter comme esclaves les Saxons qui ont perdu leur ethnicité. Ils sont maintenant heureux de dire qu'ils sont Allemands mais ils ne sont plus Saxons. Je peux vous dire que, dans les communautés saxonnes, il était des règles depuis l'âge médiéval. Ils ont perpétué tout cela et maintenant ils sont heureux d'être Allemands. Ils sont un peu méprisés par les Allemands à vrai dire. Je dois m'excuser. C'est peut-être la première fois que je dis officiellement dans une société plus large mes opinions. Mais c'est sûr que maintenant la situation du peuple roumain est telle parce que après 90, le peuple roumain qui s'est sauvé dans les conditions que vous avez vues est maintenant agressé par une acculture, dirigé, dispersé sur tous les canaux : la presse, la télé, l'école. Partout c'est une non-éducation qui se fait au peuple roumain et c'est à cause de notre ignorance qui ne comprend pas que c'est un peuple. Ce ne sont pas des esclaves. Nous avons la liberté de parler, je peux vous dire maintenant ce que je pense¹³.

Reconstruits, hurlés, silencieux, sincères, faciles ou ardu, les témoignages sont toujours sélectifs et pluriels. Cherchant un espace d'expression et une oreille où s'épancher, ils peuvent être opportunistes, polémiques, stratégiques. Si certains événements sont rappelés sans peine, d'autres sont tus ou énoncés après de longs détours. C'est d'instantanés de cette teneur que le terrain anthropologique se nourrit. Des moments tels que ceux-là sont précieux et à jamais marquants. Leur alchimie m'a fait sentir les élans de solidarité qu'engendre le partage de notre humanité autant que les atrocités des étincelles que provoque le pouvoir. Ces occasions m'ont donné l'impression de participer à la marche de l'histoire, d'assister à une étape, à un moment où l'on pense que tout est possible mais où bien vite la réalité ressurgit avec, à côté de l'espoir, ses contraintes et ses regrets. C'est un événement de ce type que j'ai pu vivre à Bucarest en février 2009. À réécouter aujourd'hui les propos recueillis ce 28 février, l'émotion ressurgit. Alors pourquoi ne pas commencer par là, par la fin et rejoindre le début d'un mouvement signe de retrouvailles ?

Le 07 décembre 1988, la diffusion, sur la RTBF¹⁴, du documentaire *Roumanie le désastre rouge*¹⁵ met le feu aux poudres. Un élan provoqué par l'indignation pousse quelques Belges à agir contre la systématisation programmée par le régime communiste dictatorial de Ceausescu. La destruction de milliers de villages est, en effet, projetée afin de signer « l'accomplissement de la Roumanie moderne ».

¹³ Ioana, archéologue, environ 50 ans, Bucarest, 02/09.

¹⁴ RTBF : Radio Télévision Belge de la Communauté française, entreprise de service public née en 1977.

¹⁵ Documentaire de 52 minutes réalisé par Pêché Jean-Jacques et Dubie Josy. Il fut rediffusé sur la seconde chaîne de la RTBF dans le cadre de l'émission « Archives » en décembre 2004. Il fut alors commenté par M. Mesnil.

L'indistinction des espaces ruraux et citadins, leur continuité signifie alors l'avènement de « la société socialiste développée », une société homogène, sans mémoire historique, sans traditions, sans différences régionales, ethniques, religieuses et culturelles, celle du « peuple unique ouvrier de Roumanie ». L'abandon des maisons, des bêtes et jardins doit signer la fin de la paysannerie roumaine. Les images et les témoignages évoquant le désastre du communisme mené par le Conducator et la monstration de son peuple victime et manipulé ne peut que susciter l'émotion et la contestation. Le mouvement initié par l'Opération Villages Roumains¹⁶ s'étend au-delà des frontières belges. Des milliers de communes roumaines sont adoptées par des communes belges, suisses, françaises, hollandaises, norvégiennes, espagnoles, anglaises, italiennes mais aussi par des entités de l'ancien bloc communiste à peine « libéré ». Des camions sillonnent les routes et apportent aux Roumains de quoi survivre : nourriture, couverture, matériel scolaire. Sur place, les villageois se demandent ce qui se passe. Ils n'ont rien demandé, n'ont fait appel à personne. D'où ces camions sortent-ils ? Pourquoi leur envoyer ces colis ? La situation évoquée par le documentaire serait-elle biaisée ? Vingt années plus tard, à Bucarest, *Roumanie : le désastre rouge* est diffusé dans le cadre du festival du film francophone et du vingtième anniversaire d'OVR. Il suscite l'émoi et dénoue les langues de Marin, Ioana et de nombreuses autres personnes. Ces témoignages illustrent maintes questions qui taraudent les Roumains villageois ou citadins. La difficulté de la mémoire d'un passé lourd et tourmenté transpire dans leurs propos. Les héros sont déniés car construits par l'Ouest qui ne savait pas et ne saurait toujours pas ce qu'est la Roumanie. De nombreuses personnes se positionnent comme acteurs, résistants et non pas seulement comme victimes. La complexité d'une situation longue de 44 ans est difficile à digérer car personne n'est totalement victime ou bourreau. La dénonciation de l'enfermement passé s'entremêle à la nostalgie de ce temps. La culture roumaine disparaîtrait au contact d'un Occident profiteur, responsable non seulement de la déchéance culturelle présente mais aussi du passé communiste qui aurait perverti l'âme roumaine. Face à une actualité économique et spirituelle morose, les éclats d'un passé redoré luisent plus intensément. Il y a 20 ans, OVR s'engageait à sauver les villages roumains de la systématisation. Aujourd'hui, ces villages sont encore (dits) menacés

¹⁶ L'Opération Village Roumain (OVR) issue d'un mouvement humanitaire international a été fondée à Bruxelles en décembre 1988. Cette association protestait contre la systématisation des villages roumains envisagée par le dictateur N. Ceausescu. Cette politique avait pour conséquence la destruction de l'habitat rural dont OVR devint le défenseur de la « tradition » par un système d'adoptions communales. L'effondrement du régime communiste roumain et l'ouverture des frontières qui s'en suivit transforma le mouvement en aide humanitaire. Actuellement, de nombreux jumelages sont tombés dans l'oubli. Cependant, les comités des trois régions belges, de la Suisse, de la France, des Pays-Bas et de Roumanie subsistent et se rejoignent dans un comité international. OVR se tourne aujourd'hui vers l'éducation permanente (autour des notions de démocratie et de solidarité) et la promotion du développement durable. En 1992, OVR mit au point un réseau touristique rural de logements chez l'habitant dans différents villages roumains : *Rețea Turistică*. Une perspective critique anthropologique de ce phénomène est à prendre en considération. La bonne intention de cet élan humaniste ne supprime, cependant, en rien les reproches qui sont adressés, plus largement, aux organismes de développement. Les actions d'OVR sont loin d'être neutres. Elles sont teintées d'interventionnisme, de protectionnisme, de populisme et de paternalisme (Singleton (1998) ; Latouche (1989) ; Grignon et Passeron (1989)). Il est à signaler également qu'un des fondateurs belges du mouvement fut le conseiller du ministère wallon de l'agriculture pour orienter et aider les fermiers et producteurs belges dans leur quête d'installation roumaine.

de disparition sous la pression de l'UE cette fois. Alors, qu'en est-il ? Le village roumain symbole important de la roumanité est plongé dans un nouveau contexte. Les transformations engendrées sont-elles nécessairement à saisir comme effacement et perte de soi ?

2.1.2 Identité et « transition »

Le débat outrepassé les frontières roumaines. La mondialisation et la globalisation sont sans cesse mentionnées et abordées tant dans les conversations quotidiennes, que les médias ou les écrits scientifiques depuis maintenant près de trois décennies. Ces déclinaisons multiples et variées font tourner les têtes et perdre toute substance à ces notions engluées dans le flou. Cependant, la persistance de ces références souligne avec acuité leur puissance et l'émotion qu'elles dégagent. Souvent peu nuancées, les réactions les plus fréquentes sont catastrophées, consternées ou enchantées voire béates. De sa négation à la reconnaissance de ses particularités rarement équivalentes, de la stigmatisation à l'affirmation de la possession des traits partagés, les regards posés sur l'altérité renouvellent les hiérarchies confortant la supériorité prétendument occidentale. Si les uns craignent l'instauration d'un néo-colonialisme doublé d'un néo-impérialisme s'insinuant au travers d'un économisme homogénéisant les cultures, d'autres voient, dans l'avènement du « village global », un processus bénéfique par lequel l'idéologie néo-libérale et la souveraineté de l'individu nous libèrent des contingences historiques. Sur cette oscillation entre références communes globales et particulières locales, des discours millénaristes attribuant à l'un ou l'autre pôle une image de résistance à l'uniformisation ou d'archaïsme freinant le progrès viennent se greffer. Dans les deux cas, la disparition de l'homme (et pas seulement du paysan) ou la fin de l'histoire (pas uniquement roumaine) est annoncée : l'ultime conflit naissant de l'irréconciliable opposition des différences ou de l'abandon de ces distinctions plonge l'humanité dans une uniformisation mortifère. Cependant, il ne s'agit pas d'échelle différente, mais d'une coexistence de niveaux de référence différents. La mondialisation opère un double processus de fragmentation et d'unification problématisant les liens noués entre identité et localité. Il s'agit tout autant des causes que des conséquences. La résurgence des communautarismes d'une part et le partage d'une culture transnationale, transculturelle d'autre part sont l'avvers et le revers de la médaille identitaire en « crise ».

En 1943, C. Noica¹⁷ déclare : *Nous savons bien que nous sommes « une culture mineure ». Nous savons encore que cela ne signifie pas nécessairement une infériorité qualitative. (...) Mais c'est justement ce qui nous rend mécontents aujourd'hui : le fait d'avoir été et d'être encore, par tout ce qu'il y a de meilleur en nous, des villageois. Nous ne voulons plus être les éternels paysans de l'histoire. Cette tension est le drame de ma génération. Ce qui rend notre conflit si douloureux, c'est qu'il est, du moins théoriquement, sans issue* (Noica, 1989). Cette impasse ne touche pas

¹⁷ Constantin Noica (1909-1987) : philosophe, poète et écrivain roumain.

seulement la génération du philosophe, mais s'étend jusqu'à aujourd'hui. En 1990, P. Roman¹⁸ proclame : *La Roumanie n'est pas à vendre*. L'obsession des origines de la roumanité et de son essence inscrite tantôt dans la tradition tantôt tournée vers l'Europe et la modernité est constitutive de l'identité roumaine (Mihailescu, 1991). Terre de confins, la Roumanie est ambiguë. Elle *appartient à un espace oriental, celui de l'orthodoxie, celui de l'histoire des périphéries russes et soviétiques. Elle s'inscrit dans un champ européen occidental qui puise dans le souvenir des printemps des peuples de 1848 et des ambiguïtés de 1968. Pays déchiré, obsédé par une quête d'identité, la Roumanie vit et subit toutes les tourmentes de l'ouest et de l'est européen, en prétendant inventer une spécificité hors de l'Histoire* (Durandin, 1994, p. 23). Une double image jaillit non seulement du drame identitaire roumain mais aussi de la construction stéréotypée de la Roumanie en Occident et de la perception première du terrain. La Roumanie latine et européenne serait moderne, citadine, ouverte au progrès et à l'Occident. Elle serait par ailleurs tout le contraire : traditionnelle, archaïque, rurale et refermée sur elle-même. À cette identité biface s'entremêlent des discours de colonisés décolonisés : se décoloniser de l'Est prescripteur d'une normalité traditionaliste ou révolutionnaire mais aussi de l'Ouest dictant ses modèles et valeurs notamment par sa présence dans les localités par l'intermédiaire des modèles importés par les investisseurs et rapportés par les migrants. La volonté de se détacher des pôles d'attraction occidentaux et orientaux s'accompagne d'un rapprochement avec l'Ouest et l'Est, l'Europe et le monde slave ou balkanique.

L'intégration européenne souvent interprétée comme retour à la modernité engendre-t-elle une rupture ? Dès le début, l'implosion du « bloc communiste » fut, pour les pays d'Europe centrale et de l'est, saisie comme un retour à l'Europe. L'occident est posé comme modèle. La « transition » vers une économie libérale et une politique pluraliste se met en place. Le post-communisme s'ouvre. P. Michel rappelle que *toutes les sociétés contemporaines sont des sociétés postcommunistes* (1994, p. 214). Il écrit : *Nous vivons donc les conséquences de l'effondrement du communisme comme une crise de la centralité (dont les crises parallèles et omniprésentes de l'identité et de la médiation ne sont que les avatars), interprétant cet effondrement comme s'il en constituait l'élément déclencheur et accélérateur alors qu'il n'en est, jusqu'à un certain point, que l'illustration et le révélateur. (...) Evaluer l'actuelle transition (puisque tel est le terme consacré par l'usage courant) à la seule aune du temps qui s'agite relève et induit simultanément de l'impatience et de l'incompréhension et conduit à l'évidence à des contresens majeurs* (1994, p. 214). Comme en témoignent les intervenants présents à la projection de Bucarest en février 2009 précédemment cité, *la « transition » se joue majoritairement, sur fond de recomposition et de redistribution générales, sur le mode de l'incertitude inquiète de soi. Il est en conséquence plus que douteux que les critères gestionnaires d'évaluation d'une implantation et d'un développement d'institutions démocratiques ainsi que d'un passage à l'économie de marché à l'Est puissent permettre d'en rendre compte* (Michel, 1994, p. 215). *L'histoire a-t-elle un sens ou plusieurs et lesquels* interroge M. Godelier (1987, p. 502). La « transition », dans une perspective

¹⁸ Petre Roman (1946-) : politicien roumain. Il fut Premier ministre de 1989 à 1991 sous la première présidence de I. Iliescu au lendemain de la chute du dictateur N. Ceausescu. Il fut également ministre des Affaires étrangères de 1999 à 2000. Il préside actuellement le parti Force démocrate qu'il créa en 2005. Il créa également le Parti démocrate en 1992 dont la présidence lui fut ravie par Traian Basescu, l'actuel président de la Roumanie.

déterministe économique, politique ou culturelle suggère l'existence d'un but à atteindre, d'un idéal vers lequel tendre. Cette perception critiquée a fait couler beaucoup d'encre¹⁹. Pour M. Godelier c'est *une phase particulière de l'évolution d'une société. (...) des moments qui, plus que d'autres, font ou résument l'histoire* (1987, p. 501). La transition est telle une charnière entre deux temps, deux époques différenciées. C'est un moment de changement, une étape soutenant un positionnement articulé autour de la notion de crise, de bouleversement vécus par les démocraties après la seconde guerre mondiale dans les études des années 70, des pays latino-américains dans les années 80 aboutissant à une science de la transition assise sur les études de la chute des régimes communistes. Le modèle économique, libéral et démocratique occidental n'est pas une fin en soi. Après la chute de la dictature, de nombreux processus de transformation économique, politique et sociale se mettent en place en Roumanie. Le discours premier est celui de la rupture avec le passé communiste, du retour à l'Europe. Dans le contexte post-communiste, la paysannerie roumaine est l'objet de deux argumentations contradictoires. Au lendemain de la chute du régime, le communisme est considéré comme une parenthèse à oublier. Un retour au mode de vie de l'Entre-deux-guerres faisant la part belle à la paysannerie est prôné afin de renouer avec le fil de l'histoire de la Nation roumaine. La politique de « réversibilité de l'histoire » (Conte, 1995) menée au lendemain de la chute du couple Ceaulescu suggérait un retour en force de l'exploitation paysanne et la revanche du paysan sur l'ouvrier soviétique et l'homme nouveau socialiste. Le retour de la parcellisation foncière semblait confirmer ce que L. Blaga avait prédit: *la capacité du village roumain à boycotter l'histoire* (1936). Il est vrai qu'en 2002, Maureni, outre les clinquants boîtiers électriques placés sur les façades des habitations, ressemble à maints égards à un village belge du début du XXème siècle. Pourtant dès 2000, l'installation d'investisseurs occidentaux, la création de firmes agro-alimentaires et de grandes exploitations roumaines tendent à inverser le mouvement. Du « retour vers le futur » (Giordano, 1995) au « retour du progrès » ? Les tracteurs à chenilles *caterpillar* côtoient aujourd'hui les charrettes et les vieux tracteurs bringuebalants des SMA. L'histoire ne serait donc pas si réversible. La modernisation matérielle et comportementale visible d'une part et, d'autre part l'impossibilité de balayer le poids de 44 ans d'histoire du revers de la main fût-elle révolutionnaire semblent contredire cette vision. Alors « retour » ou trépas du paysan ? Pour l'Union Européenne, la paysannerie doit disparaître en faveur d'une agriculture performante intensive capitaliste. Le mode de vie paysan est archaïque et désuet. Si en Occident, H. Mendras entérinait la fin des paysans dès les années 60, la Roumanie suit-elle cette voie ? L'ancienne conception du blé comme garantie et sécurité pour le lendemain est toujours vivace à Maureni. Les villageois peuvent-ils devenir agriculteurs et/ou résidents ? La métamorphose roumaine au terme de vingt années dites de « transition » ne pourrait-elle suggérer autre chose que la poursuite linéaire d'un modèle occidental ? L'hypothèse soutenue est que plus qu'un modèle linéaire la

¹⁹ Voir à ce propos M. Vultur, 2002, pp. 21-39. Il souligne les problèmes d'adéquation des outils théoriques mobilisés pour penser la situation de l'ex-bloc de l'Est dont la particularité fut, selon lui, minimisée afin de soutenir une transposition des outils usités pour penser la transition des pays dits du Sud.

« transition » est un entrelacs de continuité et de changement. *D'anciennes mentalités des acteurs et leurs nouvelles stratégies, fondées sur les tactiques de survie développées pendant le communisme, laissent une place considérable au désordre et à l'anomie sociale* (Vultur, 2002, p. 27). Analyser les transformations de la *gospodarie* et de la paysannerie roumaine permettra de vérifier cette hypothèse en se dotant d'outils pour penser la dynamique identitaire dont les marqueurs sont provisoires, en éternelle redéfinition (Barth, 1995). La conception défendue ici n'est ni réifiante ni déterministe. L'identité est une construction constante dépendante du contexte culturel historique et contemporain de son expression, de stratégies de son énonciation et de la relation entre les protagonistes. D. Cuhe écrit : *culture et identité sont des concepts qui renvoient à la même réalité, vue sous deux angles différents* (1996, p. 5). La culture fournit des points de repères, un système signifiant pour se dire membre, s'identifier sur base d'une réalité pré existante mais modulable surtout « en transition »²⁰. À la suite de l'analyse des représentations de l'identité culturelle roumaine succède une approche factuelle historique de la paysannerie roumaine, de sa construction comme emblème de l'identité nationale et des transformations de la demeure du paysan roumain au cours des âges. Ces faits exposés me permettront ensuite d'étudier leur mobilisation dans les discours identitaires construits à Maureni aujourd'hui et de les confronter aux gestes quotidiens posés actuellement au cœur des *gospodarii* du village en connaissance de leur histoire et de leur charge mémorielle et identitaire.

2.2 Les visages d'un autre monde

Le 01 janvier 2007, l'élargissement européen à 27 est fêté en fanfare, mais avec inquiétude. Les feux d'artifices, les flûtes de champagne s'entrechoquant et les cotillons n'empêchent pas les rappels à l'ordre : l'adhésion ne signe pas la fin du processus d'intégration. La présidence européenne alors allemande insiste : des réformes difficiles sont encore à réaliser pour que la Roumanie et la Bulgarie rattrapent les 25 autres états membres²¹. De l'autre côté de la frontière, la bureaucratie européenne et la mauvaise réputation font peur. De part et d'autre la crainte de l'autre menaçant s'exprime. Les stéréotypes alors employés parlent non seulement du lien à autrui mais aussi de celui qui les énonce. Par la mise en exergue de la différence, c'est le même qui s'esquisse en filigrane. En effet, les représentations sociales sont des formes élémentaires de l'imaginaire, des *principes générateurs de prises de positions qui sont liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux. Ces principes organisent les processus symboliques intervenant dans les rapports sociaux, les prises de position s'effectuent dans des rapports de*

²⁰ Je reviendrai sur la notion et la conception de l'identité au septième chapitre.

²¹ À titre d'exemple, l'article « 30 millions d'Européens en plus » du *Soir en ligne*, 01/01/2007 : http://archives.lesoir.be/30-millions-d-europeens-en-plus_t-20061231-008FT7.html?queryand=%E9largissement+europe+roumanie&firstHit=250&by=50&when=-1&begYear=1989&begMonth=01&begDay=01&endYear=2009&endMonth=03&endDay=08&sort=dateasc&rubb=TOUT&pos=264&all=285&nav=1

communication et concernent tout objet de connaissance revêtant une importance dans les rapports qui relient les agents sociaux (Doise, 1999, p. 201). Ces perceptions et projections se traduisent par des codes informant et orientant les actions. Elles sont normatives et performatives : les clichés drainent une force auto-réalisatrice. Les porteurs de stigmates imputés ont en effet tendance à se conformer aux traits dont autrui les afflige (Leyens, 1996). Les représentations sont disparates d'une société à l'autre et au sein d'une seule société. Discours collectifs et fantasmes individuels, elles révèlent des formes élémentaires de la culture de celui qui les produit mais aussi d'une culture extérieure (Laplantine, 1986, p. 16). Pour penser ce foisonnement, il est nécessaire de légitimer l'existence de tendances principales, d'attitudes sinon identiques du moins traversées par des lignes de forces communes. Parmi ces « objets », l'identité culturelle occupe une place privilégiée et me semble être un principe organisateur majeur des rapports symboliques avec autrui.

2.2.1 Pourquoi et comment user des représentations identitaires pour l'analyse scientifique ?

Définir et cerner clairement un type de Roumain ou d'Européen est illusoire. Cependant, il existe une forme de consensus, en Roumanie ou chez nous, autour des représentations partagées au sujet d'autrui. Les clichés simplifient la réalité complexe. Cette réduction et la standardisation résultent de la saillance d'un nombre limité d'éléments pris pour spécifiques et significatifs. Le stéréotype procède donc de l'exagération, de la retenue consciente et de l'oubli. La généralisation est également un de ses principes. Le groupe est cerné par quelques caractères attribués à l'ensemble des unités le composant. Catégorisation, le cliché met en exergue le même au sein des groupes et la différence entre eux. Aussi, à l'inverse de ces tendances figées et figeant, les Roumains sont différents entre eux tout comme ils ressemblent aux autres. Les disparités régionales, générationnelles, de niveau socioculturel empêchent toute généralisation, homogénéisation des citoyens roumains. Pourtant, au-delà de ces clivages et de ces différences, une certaine uniformité du regard posé sur l'autre dont les visages changent au cours du temps se perçoit par l'analyse des représentations sociales collectives du soi roumain. *Les individus se considèrent semblables pour autant qu'ils appartiennent à des catégories identiques ou similaires, l'appartenance à des groupes étant ainsi source d'homogénéité, ils se définiraient comme différents en tant que personne, leur distinctivité provenant de caractéristiques qui leur sont propres et qui ne sont pas partagées par les autres membres d'une même catégorie* (Doise, 1996, p. 203). C'est pourquoi s'il est question « des Roumains » et de leurs autres, « des Européens », « des Russes » et « des Occidentaux », c'est en conscience que ces personnes ne sont pas réelles. *En effet, penser aux autres revient à les catégoriser – ou à les distinguer d'une catégorie. La catégorisation implique l'homogénéisation et celle-ci est en partie opérée par le processus de stéréotypisation* (Leyens, 1996, p. 9). *Les images de soi sont aussi « stéréotypées » que les images des groupes, mais ces dernières en fonction d'appartenances à des groupes différents, les images de soi sont les mêmes dans ces différents groupes* (Doise, 1996, p. 204). Il s'agit bien de portraits types importants à saisir. Ils constituent une première approche de ce qu'est l'identité. Le but de cette première partie de l'étude n'est pas de valider ou non la véracité de ces

clichés. *Elle* (la représentation sociale) *n'est donc pas une approximation ou une erreur, si ce n'est au regard d'un autre quasi-concept ; elle définit pour ses usagers les conditions de la vérité* (Rouquette, 1995, p. 4). La finalité est de savoir ce qui préside au classement des images de l'extériorité, de la différence et celle de l'intériorité, de l'identité. Ce qui relève du fantasmatique, de l'imaginaire et de l'irrationnel est recherché. À côté des précompréhensions implicites de l'identité et de l'altérité souvent vécues plus que pensées, il existe des modèles interprétatifs façonnés ou *faits à la maison* par les différentes cultures comme l'indique C. Lévi-Strauss (1977). Il ne s'agit pas de modèles au sens strict mais bien plus de normes interprétatives fonctionnant comme des justifications cautionnant un ordre et une organisation sociale dont la nature inconsciente n'est généralement pas perçue par ses membres. Par modèle, j'entends à l'instar de F. Laplantine, une matrice composée de combinaisons de rapports de sens particulières qui commande, le plus souvent à l'insu des acteurs sociaux, des solutions originales distinctes et irréductibles pour répondre à la présence étrangère et au contact de la différence construite et vécue. Certaines représentations conscientes peuvent être des modèles. Théorisées, elles peuvent être des outils idéologiques. Pourtant, elles demeurent des normes culturelles relatives. *Si l'ethnologie n'est pas la science sociale du point de vue de l'observateur comme le dit Lévi-Strauss, elle n'est pas non plus la science sociale du point de vue de l'observé et ne saurait donc consister dans la désignation redondante de ce qui est perçu par les acteurs sociaux d'une société à un moment de son histoire* (Laplantine, 1986, p. 38). Il s'agit de prendre les modèles et portraits proposés pour ce qu'ils sont à savoir des constructions théoriques opératoires, des hypothèses de recherche élaborées à partir d'une rupture épistémologique par rapport à ce qui est vécu. Ils ne peuvent se substituer à la réalité empirique car ils sont destinés à la penser et à mettre en exergue ce qui est sous-jacent, non-dit (Laplantine, 1986). Cerner la matérialité et la profondeur historique de ces constructions en adoptant une perspective diachronique de la *gospodarie*, du *gospodar* et de la propriété est indispensable. Tel est l'objet du chapitre suivant.

2.2.2 Sources

Qui souhaite s'initier à la Roumanie, en Wallonie, dispose de deux ressources très accessibles : les guides touristiques et la presse. Ces deux registres véhiculent des représentations tout à la fois imprégnées et imprégnant les schémas mentaux de l'éventuel candidat à la découverte des terres chantées par M. Eminescu²² ou, dans une vision actualisée, filmée par C. Mungiu²³. Un focus sur ces deux médias permet, parallèlement à notre quidam, de prendre connaissance voire conscience de ces images. Le but de ce regard restreint réside moins dans une analyse exhaustive des champs brossés au travers d'une étude de corpus représentatif dans son épaisseur temporelle ou l'étendue de ses supports que dans une première approche descriptive des conditions dans lesquelles mon premier séjour s'est

²² Mihai Eminescu (1850-1889) : poète romantique célébré en Roumanie comme le plus grand poète national.

²³ Cristian Mungiu (1968-) : cinéaste roumain. Il reçut la palme d'or du festival de Canne en 2007 pour son film *4 mois, 3 semaines, 2 jours*.

effectué. Aborder la roumanité par son altérité occidentale informe sur l'image renvoyée et sur la formation des frontières tracées entre soi et autrui dont le *gospodar* est un marqueur crucial. Les répercussions matérielles actuelles de son histoire et de sa mémoire conditionnent les identités et l'avenir des villageois.

Le discours tenu par les guides touristiques est abordé par la présentation du contenu de l'introduction de deux ouvrages pratiques. Leur choix repose sur des critères précis. L'un, le guide Hachette²⁴, est l'ouvrage de langue française entièrement consacré à la Roumanie le plus récent qui soit vendu en librairie. Le second appartient à la collection « le Routard » l'une des plus vendues et des plus renommées en langue française²⁵. Qui plus est son introduction disponible sur le net est d'un accès aisé²⁶. Les échos de la presse se restreignent aux articles diffusés dans *La Libre Belgique* et *Le Soir*, deux quotidiens nationaux belges de référence lors de deux événements particuliers : l'acceptation conditionnelle de l'adhésion de la Roumanie et de la Bulgarie à l'Union européenne le 16 mai 2006 et l'effectivité de cette adhésion au 01 janvier 2007. Le choix des journaux repose sur la volonté de confronter les regards de deux quotidiens généralistes²⁷. Les événements sélectionnés répondent, quant à eux, à la volonté de restreindre le nombre d'articles disponibles à ceux dont le contenu articule, à l'inverse des rubriques culture, économie ou sport²⁸, de façon certaine des visions de l'altérité roumaine et ses relations avec l'eupéanité. Par ailleurs, l'annonce du feu orange attribué au candidat roumain a été traitée, dans les deux journaux, le même jour. L'accueil dans le concert des nations européennes, lors du nouvel an 2007, a été l'occasion, pour chacun des quotidiens, de rédiger un dossier comportant une présentation d'un pays dit méconnu, craint par les citoyens européens et d'interroger la légitimité de ces peurs.

²⁴ *Roumanie*, Coll. « Guide évasion », Paris : Hachette tourisme, 2006, 336 p.

²⁵ Un Panel Ipsos de décembre 2006 indique, à titre d'exemple, qu'un guide de voyage sur 4 vendus est un Routard et que 50 de ces guides se retrouvent dans les 100 meilleures ventes du Rayon tourisme en France. Les chiffres pour la Belgique n'ayant pas été découverts, nous nous appuyons sur les statistiques françaises.

²⁶ http://www.routard.com/guide/code_dest/roumanie.htm

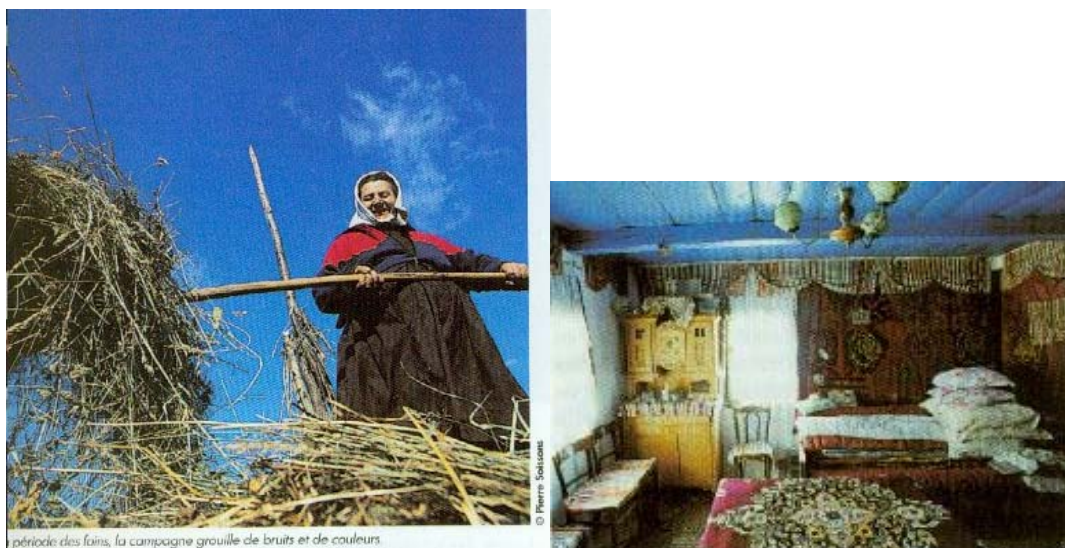
²⁷ *Avec une diffusion payante qui oscille aux alentours de 150.000 exemplaires et une audience d'un demi-million de lecteur*, *Le Soir*, (...) *reste le premier quotidien francophone. Trop « à gauche » pour certains milieux économiques et politiques, trop « à droite » pour ceux qui le voudraient plus éloigné des pouvoirs reconnus, il s'efforce surtout de maintenir une audience assez large (...).* *La libre Belgique : Seul quotidien francophone que l'on puisse véritablement qualifier de « national », bien écrit et bien informé (...). 450.000 lecteurs en 1979, moins de la moitié dix ans plus tard (...)* (Dumont, 1998, pp. 6 et 10-11).

²⁸ Ces rubriques ont été parcourues également. Par ailleurs, via l'archivage disponible sur Internet (- www.lesoir.be) en travaillant grâce aux mots clés suivants : Roumanie, roumain, Bucarest, l'ensemble des articles contenant au moins l'un de ses termes en rubrique ou dans le titre ont été parcourus pour les deux quotidiens. Leur analyse ne se révélant pas plus éclairante que la présentation restreinte du contenu des articles liés aux deux événements sélectionnés, le choix fut fait de ne pas présenter ce corpus.

2.2.3 Louanges touristiques

Joyeusement humaine, sensuelle et excessive, mais trop souvent méconnue, la Roumanie est belle de sa complexité. Sa géographie tourmentée abrite des milieux naturels d'une exceptionnelle richesse. Au carrefour des invasions et des empires qui ont écrit l'histoire de l'Europe orientale, le peuple roumain a su maintenir une identité originale et cohabiter avec tout un éventail de cultures dont on ne connaît guère d'équivalent ailleurs. La Roumanie est avant tout une terre d'intelligence et de vieille civilisation, ce dont témoigne son patrimoine (Guide Evasion, 2006, p. 5).

Tels sont les mots par lesquels le lecteur entame sa découverte de la Roumanie dans le guide Evasion. Tout un programme ! La truculence est évoquée par une plongée dans les racines, la terre, son authenticité à la fois rude, désuète, sincère et réelle. Certes, les guides ont pour but de donner le goût et l'envie du voyage mais le portrait dressé recourt à des attributs essentialisés dont la portée se révèle significative. La Roumanie apparaît sous les traits de l'originalité incarnée essentiellement dans sa géographie naturelle et son histoire orientale. Les descriptions qui suivent ces premières lignes mettent en avant la majesté de la nature, le foisonnement des campagnes débordant d'énergie, de couleur et de générosité : (...) *des femmes qui chantent ou s'interpellent, des hommes qui sifflent, des cris d'enfants, des éclats de rire, les ordres lancés aux chevaux ou aux chiens, la faux qu'on aiguisse, les clochettes des brebis, le grincement des charrettes surchargées de foin ...* (Guide Evasion, 2006, p. 18). La fascination de cette vie est toutefois atténuée par sa dépendance de la météo et de l'économie, par le travail colossal exigé et la maigre productivité. Une façon bien élégante, me semble-t-il, de décrire la pénibilité des tâches accomplies avec un matériel agricole vétuste voir archaïque ou la pauvreté ambiante des villages que j'ai fréquentés. Cette pauvreté à peine évoquée et décrite comme richesse, simplicité et authenticité s'envolerait-elle avec la modernisation ? Les auteurs du guide insistent sur la menace qui pèse sur cet équilibre harmonieux amené à pénétrer la sphère européenne. Les attentes en termes de productivité seraient en conflit avec ces traditions campagnardes, l'hospitalité sacrée, la sociabilité qui aurait disparu dans nos contrées ou encore le goût du temps respectueux des saisons à l'inverse *des vertiges de la grande distribution planétaire* (Guide Evasion, 2006, p. 22). Le mode de vie enchanteur s'apparentant au paradis perdu est opposé à l'ici européen. La permanence des traditions entre en conflit avec les mutations dites *sévères* des années à venir mais auquel le paysan semble se résoudre volontiers tout *éloigné* qu'il est *des débats sur la préservation du patrimoine* dont il chercherait à se défaire. *En Roumanie, ce qui, dans d'autres pays, relèverait du musée reste utilitaire et quotidien : musique, croyances et médecine populaire ont encore une fonction dans la vie des villages* (Guide Evasion, 2006, p. 19).



Illustrations du guide *Evasion* illustrant le chapitre « société » et intitulé « De vivantes campagnes », pp. 18–19.

Tout évoque ici le bon sauvage sous les traits du paysan inconscient de sa primordialité ailleurs associée à un privilège disparu. Les assiettes servies volontiers au touriste, élevé dans le guide au rang de voyageur, témoignent de cette nature originelle que les paysans utilisent à la perfection (p. 28). Ses produits sont sains et savoureux : *le jaune d'œuf est orangé et le beurre a du goût*, l'uniformité des fromages n'est qu'apparente, le goût des alcools forts s'associe à une tradition de la bière et l'ancestralité d'un vignoble *plein de promesses* (p. 28). Le tableau se ferme sur une autre caractéristique historiquement inscrite en Roumanie : la multiculturalité. Une douce homogénéité y côtoie la richesse de la présence d'importantes minorités. L'inscription entre unité et diversité serait un héritage. *Conscients de leur latinité et de la continuité de leur civilisation sur le territoire de leurs ancêtres daces et romains, les Roumains, homogènes sur le plan ethnique, linguistique, culturel et religieux, ont toujours eu le sentiment d'appartenir à une même nation* (Guide *Evasion*, 2006, p.38). Et quelques pages plus loin : *Si la Roumanie est aujourd'hui un facteur de stabilité dans la région, c'est sans doute parce qu'elle est parvenue à assimiler un passé d'une rare complexité et à s'affirmer comme une terre d'intelligence, à la culture féconde et originale* (Guide *Evasion*, 2006, p. 40). Suit un panorama de la cohorte des grandes figures historiques roumaines : depuis Décébale²⁹ en passant par l'incontournable Vlad Tepes³⁰ et se terminant en 1922 avec l'évocation de la fin de la Grande Roumanie.

Ces mêmes figures historiques sont abordées par A. Decotte (2008). Cet auteur évoque ses périples de grand reporter en Roumanie où il a séjourné à maintes reprises avant même la chute du mur de Berlin. Son dernier chapitre s'ouvre sur ces mots : *De tous les pays d'Europe de l'Est, la Roumanie est sans doute le plus divers. Le plus émouvant aussi* (Decotte, 2008, p. 38). Cette diversité s'exprime dans la

²⁹ Décébale : roi dace qui régna de 87 à 106. Il consolida le cœur de la Dacie fragmenté depuis la mort de Burebista. Son siège fut Sarmizegetusa en dans le judet (département) d'Hunedoara. Il tomba face aux armées romaines de Trajan. Cette conquête est le sujet de la frise qui orne la colonne trajane de Rome.

³⁰ Vlad Tepes (1431-1476): Voïvode, Vlad III Basarab est aussi dénommé Vlad l'Empaleur. Il fut prince de Valachie n'est autre que le célèbre vampire Dracula inventé par Bram Stoker en 1897. Appellation qui n'est pas sans rappeler le nom du père de ce voïvode : Vlad Dracul. En langue roumaine, *dracul* signifie le diable.

multiplicité des cultures qui se croisent et se sont affrontées sur ce territoire. Son émotion s'ancre tant dans les *bégaiements de l'histoire* roumaine que les témoignages oraux ou scribaux des contemporains de ce temps. Cette évocation se clôture en des termes mélancoliques confirmant la vision vendue aux touristes : *Nostalgie encore. Les villages roumains sont comme suspendus dans le temps et l'espace. On y est à la fois chez soi et sur une autre planète. Pour ceux qui, en France ou ailleurs, entretiennent le souvenir ému des années d'après guerre, du couple de bœufs tirant le charroi, des gerbes de blé et des meules de foin, de la charrue de bois, des travaux de printemps et des fêtes d'après moisson, du vin qui coule frais et dont chaque maison possède un secret différent, de la musique qui débute à la tombée de la nuit pour ne s'endormir qu'au jour revenu, du parfum des jouvencelles et du rire des ancêtres, des éclats sonores d'une foire et du silence éternel d'un vallon ombragé, la Roumanie profonde est là pour ranimer ces souvenirs, faire ressurgir les émois, émoustiller les rêves* (Decotte, 2008, p.293). La Roumanie vaudrait par ce que nous ne sommes plus. Elle serait notre souvenir du bon vieux temps. Sa résistance serait due à sa situation *entre Orient et Occident* (Decotte, 2008, p.9). Si le guide Evasion place ce pays plus à l'est, A. Decotte le pose à mi-chemin, mais, d'un côté comme de l'autre, la métaphore du carrefour est utilisée pour expliquer la richesse, la complexité et l'authenticité de cette culture roumaine s'incarnant dans sa paysannerie. Un peu moins lyrique mais tout aussi idyllique le portrait tracé par le journaliste montre combien la vision touristiquement adaptée et enjolivée semble être partagée.

Les propos du guide du Routard se révèlent, pour leur part, encore plus enlevés. En appelant à la transcendance, la Roumanie y est tout simplement associée au miracle. *Le myope recouvre la vue lorsqu'il aperçoit les portes sculptées du Maramures et les toits enneigés des Carpates, (...) le sourd finira par entendre le chant des oiseaux dans les méandres du Danube. Oui, la Roumanie est un beau pays car elle optimise nos sens, et si les ombres du passé nous voilent l'horizon, comme les produits de la systématisation, elles seront occultées par l'impression générale. Vous serez aussi fasciné par l'histoire de ce pays qui a connu une série de luttes pour l'indépendance, pour l'honneur et pour l'espoir d'un prochain équilibre au sein de l'Europe* (http://www.routard.com/guide/code_dest/roumanie.htm). Handicapé par la modernité, le touriste retrouve les valeurs oubliées incarnées par la nature quelque peu gâchée par le communisme. L'unité dans la diversité formulée par E. Morin (1990) comme fin rêvée du projet européen semble pleinement réalisée par la Roumanie ici décrite. Le départ du voyageur vers les terres carpatiques ne fera plus de doute lorsqu'il lira ces propos extraits d'un guide roumain. *Va mai aduceti aminte ? Exista, între minunatele povesti ale omenirii aceea a marului de aur care se transforma într-un mirific paradis al frumusetii si prosperitatii. Pesemne ca atunci cand a creat Dumnezeu lumea a aruncat cu mana lui divina un asemenea mar care pe harta a prins conturul patriei noastre, facand sa musteasca în pamânt bagatii fara margini si sa ilumineze oamenii cu harul spiritului pururea reîntineritor* (Baron, 1994, p. 11)³¹. Confirmant les descriptions précédentes, l'auteur associe les particularités roumaines à une volonté divine. Ces traits sont également associés au parcours extraordinaire de cette nation, dernier rempart

³¹ Vous souvenez-vous ? Il existe parmi les contes merveilleux qui racontent l'histoire du monde, celui de la pomme d'or transformée en un paradis mirifique du beau et de l'abondance. C'est une telle pomme qui, lancée par la main divine lorsque Dieu créa le monde, a donné ses contours à notre patrie, faisant surgir de sa terre des richesses sans limites et illuminant les gens de la grâce de son esprit éternellement vivifiant.

de l'Europe. *Pământul acesta a fost denumit tara de glorie pentru ca neamul de romani si-a pastrat vreme de peste 200 de ani existenta si a stat în apararea crestinismului si a Europei în fata tuturor barbariilor* (Baron, 1994, p. 11)³². Bouclier sur lequel les vagues successives d'ennemis semblent s'être brisées, la Roumanie est inscrite dans l'Europe. Sa continuité faisant foi, elle serait hors du commun. Bien plus, elle recèle des particularités irréductibles qui en feraient, à peu de chose près, une exception ainsi que diverses formes d'expression en témoigneraient. *S-a mai numit si tara de dor, acest cuvânt unic sa aproape intraductibil, DOR, ridicând natia noastra între cele mai harnice si tolerante din lunme, cu o viata extraordinara imprimata în folclor, etnografie si civilizatie populara, în arta, literatura si stiinta* (Baron, 1994, p. 11)³³.

2.2.4 Cauchemar journalistique

Ce portrait dithyrambique, cette apologie mettra probablement la puce à l'oreille de notre touriste. Suspectant l'objectivité des guides, il verra son doute confirmer par une lecture de la presse qui poussera le bourlingueur à différer son séjour. En effet, un portrait, presque point pour point opposé à celui dressé précédemment s'affiche dans les médias consultés. La luxuriante nature fait place à un environnement pollué prêt à exploser et contaminant la « si saine » nourriture paysanne. Une criminalité aux formes multiples (trafic de voitures volées, traite des êtres humains et prostitution, bandes itinérantes spécialisées dans l'effraction de domiciles, mendicité, immigration illégale, fraudes et blanchiment d'argent), la multitude des migrants frappant aux portes de l'Europe, la corruption omniprésente passant *du col bleu au col blancs* semblent innées dans la culture roumaine (LS, 29/12/2006, p. 4). Gouffre engloutissant, sans de probants résultats, des millions d'euros, la route vers le standard européen voulu semble semée d'embûches malgré la bonne volonté dont les autorités roumaines feraient preuve (LS, 29/12/2006, p. 16).

Le bouclier précédemment décrit s'apparente ici à une passoire qu'il est difficile d'étanchéifier face au voisin moldave désormais porteur de tous les maux. *L'odeur vous prend au nez. Tout ici est en ruines, en ordures. Mais l'odeur n'est pas celle des immondices qui jonchent les talus. Elle s'insinue entre les portails fracassés, s'accroche aux murs noircis, stagne sous les toits de tôle* (LS, 29/12/2006, p.2). En appui, une photographie expose la grisaille, la saleté d'une décharge d'ordures où viennent se fournir des gens miséreux courbant l'échine.

³² *Terre nommée pays de gloire car les foyers roumains âgés de 2000 ans ont protégé le christianisme et l'Europe face aux barbares.*

³³ *Également appelé pays de dor, DOR, terme unique et plus ou moins intraduisible élève notre nation au rang des plus assidues et tolérantes du monde, dont l'extraordinaire vie est imprimée dans le folklore, l'ethnographie et la civilisation populaire, l'art, la littérature et le savoir ... Dor, terme roumain désignant l'aspiration, la nostalgie, la passion tourmentée, l'élan contemplatif. Substantif tiré du verbe a dori : désirer, vouloir, souhaiter, convoiter, rêver, aspirer à.*



Photos illustrant le dossier « Roumanie » du journal *le Soir*, le 29/12/2006, p. 2. Sa légende : *L'environnement, un des défis majeurs de l'adhésion de la Roumanie et de la Bulgarie. Une tache qui s'étend bien au-delà de la nouvelle frontière orientale de l'Union.*

Si plus loin on comprend qu'il est question d'une banlieue de Chisinau, capitale de la Moldavie, cet article ouvre le dossier sur la présentation du nouvel adhérent à l'Union. Autrefois imputés à la Roumanie les stigmates de la pauvreté et de la saleté semblent reportés plus à l'Est. Le processus d'homogénéisation du stéréotype trouve ici toute son application : Roumanie et Moldavie sont associées. Les stigmates de l'un portent sur l'autre même si la création récente d'une nouvelle frontière devrait permettre de rejeter ces maux à l'extérieur. Un déplacement s'est opéré tant géographiquement qu'en termes de contenu. Les menaces ont changé de visage. *Pauvre, terriblement pauvre, embourbée dans le marigot transnistrien, elle est le lieu des trafics (...). La prostitution et l'immigration illégale surtout, mais aussi la drogue et le trafic d'armes, n'ont jamais été aussi proches de la frontière orientale de l'Europe. La pauvreté demeure un trait essentiel et essentialisé de l'altérité roumaine dans le discours occidental diffusé par la presse. Cependant cette pauvreté autrefois associée aux orphelins et au manque dans les boutiques faisait apparaître la population sous les traits d'une victime de la dictature responsable de ces faits. La prostitution et l'immigration seraient aujourd'hui des stratégies de survie choisies et poussées par la pauvreté. La victime est également agissante. De même le mensonge laisse place à la corruption et aux détournements de fonds. Ces actes conscients rendent les Roumains responsables de leur situation. Après l'inconscience et la soumission communistes, il semblerait que l'ère européenne ouvre une période de responsabilisation et de prise en charge. L'adhésion alors envisagée de la Roumanie et les sommes d'argent injectées à cette fin semblent à l'origine de ce déplacement. En effet, européenne, la Roumanie ne peut plus porter ces afflications dès lors reportées sur le nouvel autre de la frontière déplacée et à sécuriser afin de veiller à l'intégrité du sol européen* (LS, 29/12/2006, p.3).

La « si vantée » tolérance du carrefour européen roumain est ternie, témoignages à l'appui, par un racisme partagé par toute la population envers les Tsiganes. Décrite comme *ressentiment viscéral*

(LS, 29/12/2006, p. 4)³⁴, cette attitude est en contradiction totale avec le respect de la diversité. Seule l'unité semble dès lors privilégiée mettant ainsi un terme aux espoirs d'incarnation du principe européen de dialogue interculturel le plus porteur à en croire le Conseil de l'Europe³⁵. L'extériorité aux valeurs européennes semble confirmée dans les propos d'un Roumain président d'une confédération syndicale relatés par le journaliste : *c'est le règne de l'égoïsme, de l'individualisme. Nous sommes loin du modèle social européen, de la solidarité. Ici, chacun est renvoyé à lui-même* (LS, 16/05/2006, p. 20). Même sur la voie du changement, l'inadéquation du modèle européen est soulignée soit en raison de son inadaptation soit sur base de son incompréhension. Toujours selon cet interviewé, la sauvagerie de l'ultra-libéralisme développé en Roumanie est attestée par l'insuffisance des salaires pour couvrir le minimum, la hausse des prix et la chute du pouvoir d'achat, la privatisation des services d'intérêt général et 30% des travailleurs sous le minimum de subsistance. Ces tares sont loin d'être anodines ainsi que le remarque P. Martin auteur des articles du Soir. Donc le retard et la faiblesse en comparaison de l'Union sont mis en exergue et pointés du doigt. Cependant, conclut le journaliste, le report de l'accueil serait une humiliation supplémentaire dans le chef de la population roumaine. De plus, ces arguments ne semblent pas valables au regard des prétentions européennes de réparer *les fautes de Munich et de Yalta* (LS, 16/05/2006, p. 20). Par ailleurs, l'introduction des réformes qualifiées de *douloureuses* exigées par l'UE engendre une *Roumanie à deux vitesses* (LB, 29/12/2006, p. 4). D'énormes disparités régionales s'ajoutent à la *déchirure* entre les nouveaux riches et les laissés-pour-compte. *En cette fin d'année, les écarts semblent se creuser encore plus, avec des journées grises peu propices à la joie des fêtes pour les uns et une ruée sur les automobiles de luxe et des destinations touristiques exotiques pour les autres* (LB, 29/12/2006, p. 4). Si le présent se révèle sombre, l'avenir ne semble pas plus prometteur tandis que le passé est dénoncé comme *une injustice de nous avoir écartés autant de temps de la culture européenne* (LB, 29/12/2006, p. 4). Une histoire peu brillante en somme. Les témoins disent souffrir de cette image négative jetant l'opprobre sur leur nationalité. Un rare trait positif mis en avant, dans les articles considérés, se résume à un cliché footballistique, à un souvenir sportif : Gheorghe Hadji grâce auquel un patron fan a ouvert ses portes aux Roumains en Belgique. C'est l'occasion pour la jeune roumaine interrogée de souligner la solidarité entre concitoyens alors que le journaliste indique, par ailleurs, les dissensions ethniques et sociales entre les migrants roumains aux profils multiples. *Ils sont par exemple médecins ou infirmiers, réputés pour leur formation et leur maîtrise du français ; ils gravitent autour des institutions européennes ou viennent compléter leur formation à Bruxelles, ils sont également ouvriers du bâtiment, travaillant au noir ou sous statut indépendant, musiciens et vendeurs de fleurs. Mais ils mendient aussi, ou se prostituent* (LB, 29/12/2006, p. 4). Cette fuite des cerveaux et

³⁴ Plus récemment, un article diffusé sur le site *Le courrier des Balkans* témoigne d'une intolérance religieuse dans les manuels scolaires : <http://balkans.courriers.info/article10539.html>

³⁵ Voir *Livre blanc sur le dialogue interculturel du Conseil de l'Europe*. « *Vivre ensemble dans l'égale dignité*, mai 2008, téléchargeable sur <http://www.cec-kek.org/pdf/InterculturalWhitePaperFR.pdf> Ses intentions sont les suivantes : *Le dialogue entre les cultures, le mode de conversation démocratique le plus ancien et le plus fondamental, est un antidote au rejet et à la violence. Son objectif est d'apprendre à vivre ensemble dans la paix et de manière constructive dans un monde multiculturel, et de développer un sens de la communauté et un sentiment d'appartenance.* Voir http://www.coe.int/t/dg4/intercultural/default_FR.asp

des jeunes handicape le pays en dépit du rapatriement d'importantes sommes d'argent aux familles demeurées sur place. Malgré cet argent, comme l'indique Le Soir, l'état ne bénéficie pas de ces gains non déclarés. De même les statistiques sèment le trouble dans la vision de la Roumanie. D'un côté on nous indique un PIB élevé dont la croissance est constante (6% par an selon les chiffres de la Communauté Européenne³⁶), un processus de désinflation continu, un taux de chômage en baisse (6%) et une hausse du salaire moyen. D'un autre côté, les informations relatives à propos de la paysannerie contrastent avec ces données. Si dans les guides touristiques ces cultivateurs semblent les dignes représentants d'une authenticité où il fait bon vivre, les auteurs indiquent à demi-mot leur dénuement qui ferait aussi leur richesse intérieure. Cette pauvreté est relatée dans la presse par la mention, entre autres, de leurs revenus inférieurs à 100 euros par mois. Les journaux roumains (*Dilema Veche* parmi d'autres) rapportent aussi l'ambiguïté des chiffres. Elle témoigne également de l'approfondissement de la fracture d'un pays à deux vitesses éloignant les riches des pauvres mais également la ville du village.

La presse est depuis longtemps « accusée » de traiter les événements ou les situations les plus dramatiques ou sous un angle peu réjouissant et insécurisant. La littérature de voyage quant à elle, comme je l'ai déjà rappelé, doit inciter le lecteur au déplacement. Au-delà du contraste résultant des fins de ces écrits, il me paraît intéressant de constater l'opposition, quasiment point pour point, de ces deux portraits. La stigmatisation de la Roumanie s'apparente, d'une part, à de la « discrimination positive » : sa nature et son histoire en font la richesse et la permanence des modes de vie. La pauvreté voilée dans les « descriptions » faites serait excusée par l'authenticité ou l'hospitalité de cet exutoire à la nostalgie européenne du « bon vieux temps ». La leçon offerte par les Roumains à l'Occident serait, comme le signale L. Boia (2003, p. 12), *l'adaptabilité, l'optimisme, l'indulgence, une traversée insouciance de l'histoire*. D'autre part, la hantise du pire développée dans la presse souligne une histoire sombre, un environnement pollué et menacé mais aussi des citoyens pauvres, criminels. L'avenir annonce une fracture sociale croissante entre des riches consuméristes souvent corrompus et des pauvres s'engonçant dans la misère, la mendicité et le vol. De part et d'autre du fossé économique et social roumain, la criminalité s'installe.

Dans tous les cas, les Roumains restent différents, animés d'un autre esprit, porteur d'une autre culture, d'imprévisibilité : leur insouciance les séparerait du sérieux, de l'ordre, de l'organisation et de la responsabilité des Occidentaux. Cette vision contrastée de leur identité à l'étranger est connue d'eux-mêmes. Ces images sont rappelées dans la presse roumaine :

Cica strainii spun despre România: ca aici a fost comunism, ca am avut un dictator pe care îl chema Ceausescu si pe care l-am asasinat de Craciun, ca am facut o revolutie si ne-au „furat-o“ tot aia de dinainte, ca avem multi copii ai strazii, alti copii bolnavi de SIDA si multi cîini vagabonzi, ca toti

³⁶ http://europa.eu/abc/keyfigures/index_fr.htm

românii, care au plecat initial peste granița, au fost țigani și hoti, iar după un timp s-au transformat în „capsunari“, ca i-am dat lumii pe Dracula, pe Nadia Comaneci, pe Ilie Nastase și pe Gică Hagi, ca avem o țară frumoasă, dar e și multă mizerie, ca drumurile sînt proaste și serviciile și mai proaste și tot așa. Toate acestea nu sînt clișee. Sînt frînturi dintr-o realitate care ne aparține mai mult sau mai puțin, informații care au ajuns la urechile altora, au fost ușor de asimilat și, cu timpul, au devenit etichete. Căca noi spunem despre noi: ca sîntem oameni primitivi, ca sîntem hoti, dar nu în cel mai strict sens al cuvîntului, e adevărat înșă ca în România „se cam fură“, dar avem și femei frumoase care „se lasă“ ușor, ca țara noastră este „o excepție“, bucuria pămîntului, dacă se poate, și ca nu ne înțeleg nimeni în „profunditatea“ noastră, pentru ca noi ținem la datini și la tradițiile strămoșești și ne respectăm trecutul, căci am fost mii de ani „o pavăză la porțile Orientului“ și nu ne-am lăsat calcați în picioare de către „cotropitori“ și atunci cînd nu le-am mai putut face față, ne-am ascuns în pădure, căci „codrul e frate cu românul“, sau ne-am acceptat cu seninătate destinul, ca doar de-aia îi avem pe ciobanul mioritic și pe oala lui nazdravana... dar ce păcat ca avem o țară bogată, iar românii sînt săraci, ca „munții noștri au poarta și noi cersim din poarta-n poarta!“... nu-i nimic!... românul s-a născut poet! (A. P., « Un Exercițiu », în *Dilema Veche*, n°184, 16/08/2007)³⁷.

Quelle clairvoyance non pas de la réalité roumaine mais des propos tenus sur elle à l'extérieur ! Le côté exotique et séduisant s'estompe cependant en faveur des images ténébreuses. Partiellement « vraies » si on part du principe que ces descriptions antagonistes sont basées sur des vécus, elles recèlent certainement chacune une part d'adéquation au réel construit. En effet, *toute société, traditionnelle ou moderne, a sa propre image sur le monde dans lequel elle vit ; vraie ou fausse, cette image occupe une place importante dans l'échelle des valeurs qui font les règles des relations humaines et les gouvernent, ces règles mêmes qui leur servent à se placer par rapport au monde extérieur. Sa restitution est absolument nécessaire si nous voulons comprendre les mobiles qui ont déterminé les membres de cette société à se manifester et à agir d'une manière ou d'une autre* (Nicoara, 2002, p. 79). Comment deux visions, deux conceptions aussi contraires peuvent-elle coexister ? Mon expérience révèle que la Roumanie est effectivement à la fois l'un et l'autre sans être tout à fait ni l'un ni l'autre. Ces représentations de l'autre roumain bucolique et arriéré font écho à une façon de se percevoir, de se présenter et de considérer autrui. Qu'y a-t-il derrière la carte postale et le cauchemar ?

³⁷ Il était des étrangers disant de la Roumanie : ici il y eut le communisme, qu'il y eut un dictateur dénommé Căeșescu qui fut assassiné à Noël, que notre révolution nous fut « volée », que nous avons de nombreux enfants des rues, d'autres malades du SIDA et de nombreux chiens errants, que tous les Roumains sortis des frontières sont tsiganes et voleurs, après quelques temps, ils se sont transformés en « cueilleurs de fraises », que nous sommes la terre de Dracula, Nadia Comaneci, Ilie Nastase et Gică Hagi, que notre pays est beau, mais aussi miséreux, que nos routes sont mauvaises, les services encore plus et ainsi de suite. Tout ceci ne relève pas du cliché. Ce sont des fragments de notre réalité, les informations parvenues à leurs oreilles ont été facilement assimilées et sont devenues des étiquettes avec le temps. Une fois nous disions de nous : que nous sommes des primitifs, des voleurs, mais pas dans le sens strict du terme, il est vrai que en Roumanie « il y a du vol », mais les femmes sont aussi belles et faciles, que notre pays est « une exception », le nombril de la terre, mais il se peut que personne ne nous comprenne en « profondeur », parce que nous tenons aux coutumes et traditions étrangères et que nous respectons le passé, que nous avons été durant des milliers d'années « le bouclier des portes de l'Orient » et que nous ne nous sommes pas laissés enfermer par les « envahisseurs » et que nous leur avons fait face, que nous nous sommes cachés dans les forêts, « le Roumain est frère de la forêt profonde », que nous avons accepté avec sérénité notre destin, mais que nous avons nos bergers mioritiques et des moutons miraculeux ... mais que malheureusement, alors que le pays est riche, les Roumains sont pauvres, que « nos montagnes portent de l'or et que nous grandissons de porte en porte » ... ce n'est rien ! ... le Roumain est né poète !

2.3 Regard intérieur

Où la Roumanie se situe-t-elle ? En Europe centrale, à l'Est, dans les Balkans ? Aux marges de diverses influences, elle est un carrefour de rencontres entre les peuples. Dans cet imbroglio cartographique et historique, le Banat se construit aujourd'hui comme région distincte et roumaine, tout à la fois particulière et traversée par les influences nationales et les flux globaux. Le Banat³⁸ n'est roumain que depuis la fin de la première guerre mondiale. Cette région comprenant deux départements (Timis et Caras-Severin) est associée aux provinces historiques roumaines (Transylvanie, Valachie, Moldavie) mais ne correspond à aucun découpage administratif. Elle fait partie d'un espace plus large : le Banat historique qui s'étend en Roumanie, Serbie et Hongrie (couvrant respectivement 19 000 km², 9 200 km² et 300 km²) sur une superficie équivalant au territoire belge.

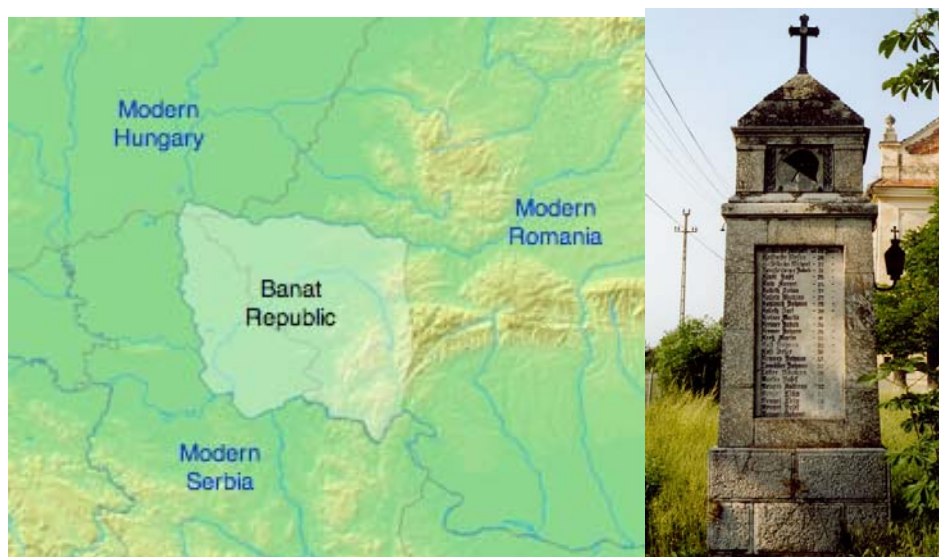
2.3.1 Le jardin des délices ?

A. Babeti analyse la construction mythique du Banat comme *Paradis aux confins* (2003). Faisant écho à la vision occidentale de la multiculturalité réussie, le Banat serait un Eldorado, une île préservée du chaos guerrier des siècles passés et réactualisée. Il est présenté comme le creuset d'un modèle particulier de cohabitation en Europe. *Fondé sur la reconnaissance mutuelle, le dialogue et le transfert culturel dans un système actif depuis plus de 200 ans* (Babeti, 2007, p. 14), il est une Troisième Europe³⁹. Cette spécificité est associée à la période impériale « indépendante » du Banat. Durant un instant, de 1718 à 1779, le Banat fut placé directement sous l'autorité de la couronne impériale habsbourgeoise. Autonome, détachée de la Hongrie et de la Transylvanie, la paysannerie de cette région connut alors une situation spécifique. Les terres n'y furent pas, comme dans les espaces voisins, détenues uniquement par des boyards. *La mise en valeur économique, militaire et politique de la nouvelle « acquisition » autrichienne lui confère le statut particulier d'un « pays » construit suivant un projet* (Leu in Babeti, 2007, p. 45). Cette terre s'étendant sur trois pays serait demeurée pacifique dans la poudrière ethnique balkanique. À l'inverse des relations ethniques en Belgique par exemple, le Banat semble être un lieu unique construit comme *exemple de l'intégration régionale réussie, comme preuve de la confiance absolue dans les procédés et méthodes rationnelles* en évacuant *les sources éventuelles de frustration* (Leu, in Babeti, 2007, p. 50). Le Banat confisquerait-il la réussite de la cohabitation interethnique roumaine ou en concentrerait-il l'essence ? Cette construction régionale particularisante ou centralisante rejette dans l'oubli les périodes

³⁸ L'origine étymologique de terme Banat est controversée. *Ban* pourrait être d'origine multiple. Il signifie « proclamer » pour les peuples germaniques et aurait donné le terme franc *bannum* signifiant proclamation mais aussi district. D'origine perse, *ban* signifie maître. Il pourrait également provenir du nom d'un grand commandant militaire avar : Bajan Khagan. En proto-indoeuropéen, *bha* signifie « parler ». D'origine slave, le *ban* est une fonction similaire à celle de gouverneur d'une région frontalière. (Docea, in Babeti, 2007, pp. 53-63).

³⁹ A. Babeti dirige actuellement une Fondation nommée « A Treia Europa/La Troisième Europe ».

antérieure et postérieure à cette ère faste. Aucune trace ne semblerait subsister de la domination ottomane. Aucune valorisation ou mention de cette présence n'est visible. Conformément à ce que défend M. Mesnil (1997) à propos de la part byzantine et slavone de la roumanité, la construction identitaire roumaine banataise à travers la multiculturalité écarte de sa mémoire certains pans du passé. La construction de la roumanité latine et européenne passe sous silence sa part d'Orient ou la décline en minimisant ses effets et en usant des clichés orientalisant diffusés à l'Ouest (Saïd, 1997). L'imputation de ces marqueurs de l'altérité orientale permet aux Banatais de se différencier de leurs concitoyens, de se rapprocher de l'Ouest en se « délestant » du frein qu'incarnerait le Vieux Royaume⁴⁰.



Le Banat et les Etats actuels, tiré de en.wikipedia.org/wiki/Banat_Republic (2006) ; monument aux soldats souabes morts lors de la première guerre mondiale situé devant l'église protestante de Maureni.

Le Banat historique connu successivement les dominations ottomane, hongroise, habsbourgeoise et soviétique. Cette *Terra incognita sauvage est transformée graduellement en un véritable « Jardin d'Eden », conçu et réalisé dans le plus pur esprit des Lumières, bref, on a affaire à une mixture réussie de pragmatisme politique, de rationalité, d'émancipation et de modernisme* (Babeti, 2003, p. 3). Il en résulte une population s'apparentant à une mosaïque ethnique, linguistique et confessionnelle. En effet, les villages banatais comportent souvent au minimum deux églises et deux cimetières. À Maureni, l'église orthodoxe fait, aujourd'hui, face à la nouvelle église évangélique et à l'église protestante. Dans le cimetière souabe, les Kirsh côtoient les Wolfschlager ou les Kholbach et autres noms à consonance germanophone. Plus loin se dresse le cimetière roumain. Les Maurenieneni parlent roumain, mais on y entend également un dialecte proche du Luxembourgeois parlé par les derniers Souabes. L'anglais, l'allemand, le russe ou le français ont été appris à l'école par une majorité d'habitants qui ne s'empressent pourtant pas d'exercer ce talent. L'interculturalité de ces contrées serait née de *la dynamique et du système de colonisation, du nombre des*

⁴⁰ Le Vieux Royaume de Roumanie (Vechiul Regat) correspond à l'unification de la Valachie et à la Moldavie de 1859 lorsque, sous les auspices du traité de Versailles, les assemblées des deux Principautés élisent le même prince : Alexandru Ion Cuza. Ce territoire forme le premier état-nation roumanophone et succède à la domination ottomane.

mariages mixtes, du cadre législatif encourageant la promotion des plus méritants et non des privilégiés, auxquels s'ajoutent l'éthos spécifique à l'Europe centrale, et le culte du travail, la stabilité économique et sociale, la prospérité, le progrès technologique, le libéralisme encourageant le respect de l'individu et de la prospérité. Ces facteurs ont contribué à la distribution relativement équilibrée, non-discriminatoire, des ressources économiques, sociales et symboliques, et ont désamorcé d'emblée tout conflit majeur sur des critères ethniques ou religieux (Babeti, 2003, p. 4). S'il est vrai qu'aucun conflit majeur n'entache l'histoire banataise, on ne peut nier les revendications de reconnaissance de la *Natio* roumaine confinée au travail de la terre pour les boyards. J'y reviendrai. Certes le statut des paysans y fut particulier durant un temps mais des vexations à l'égard de la roumanité tolérée avaient cours. La configuration multiethnique bien qu'existante au Banat a fortement évolué durant la seconde partie du XX^{ème} siècle : la déportation des Allemands en URSS en 1945, la migration des Magyars vers la Hongrie en 1919 et après 1990, les importants flux migratoires des Saxons, Souabes et Juifs entre 1945 et 1990, la déportation des *chiaburi*⁴¹ roumains, serbes et souabes en 1951 vers les plaines du Baragan donnent un autre aperçu de cet espace où la discrimination n'aurait pas sa place. Nul n'est parfait, mais ce jardin d'Eden construit sous la domination habsbourgeoise et préservé durant la période faste de la Grande Roumanie⁴² de l'entre-deux-guerres a changé de jardinier.

Dans le cénacle des intellectuels de Timisoara, l'euphorie de l'ouverture à l'Europe et la volonté de défendre une inscription européenne originelle fonde son argumentation sur le Banat multiculturel et historiquement tourné vers l'Ouest. D'un autre côté, l'équilibre paradisiaque semble avoir été rompu par les années de communisme et se prolonger avec le capitalisme. *Les jeunes n'ont aucun avenir d'emploi. Une juriste qui termine le droit doit donner beaucoup d'argent, pot de vin (mita), baksis pour obtenir un poste. C'est la corruption, c'est comme cela chez nous. En premier lieu, ce qui compte c'est l'argent et ensuite les capacités viennent seulement. Durant le communisme, les capacités étaient aussi secondaires. Le parti, être communiste passait en premier mais c'est un autre problème aujourd'hui. Il existe un proverbe : « cine poate oase roade, cine nu carne moale ». celui qui a de l'argent est important et celui qui n'en n'a pas reste pauvre et restera à la maison. Les étrangers sont riches et viennent chez nous. Sans argent ils resteraient en Belgique*⁴³. Pusa, ingénieur agronome de formation, insiste sur le fait que la reconnaissance des personnes ne repose plus sur leur mérite, leurs qualités, leurs compétences. L'inscription au parti communiste suivie de la fortune pécuniaire sont devenues les

⁴¹ *Chiabur* : terme roumain désignant les personnes, commerçants ou paysans, riches, cossues, équivalent des koulaks russes que le parti communiste expropria au profit des IAS en Roumanie et des kolkhozes en Russie. Sous la pression de la dénonciation notamment, un glissement de sens s'opéra vers toute personne étrangère ou ne correspondant pas à la norme sociale (la *rânduiala*, l'ordre des choses et du monde du *gospodar*) en vigueur dans les communautés locales.

⁴² La Grande Roumanie : extension maximale que connu le territoire roumain entre les deux guerres mondiales. Elle réunit après le Traité de Trianon le Vieux Royaume, la Transylvanie, la Dobroudja et le Banat. Une expression roumaine tirée d'un poème d'Eminescu parle d'un territoire allant du Dienstr à la Tiza. Ayant perdu depuis certains de ces territoires, ce terme a une connotation irrédentiste et unioniste. Il a des atours ultranationalistes et xénophobes dans son appropriation par le Parti Grande Roumanie.

⁴³ Pusa, ingénieure agronome, environ 50 ans, Maureni, 11/02.

éléments signifiant de la dignité, les marqueurs identitaires imposant non pas le respect mais bien le pouvoir. Vécue comme inégalité et comme discrimination infondée, cette « transformation » met à mal le sentiment de faire partie d'une communauté villageoise d'une part, régionale d'autre part et nationale enfin. Cette conception de l'injustice de l'enrichissement matériel et symbolique de certains, du déséquilibre face aux investisseurs européens et de la rupture engendrée dans le sentiment d'appartenance sera approfondie dans les pages à venir. Retenons actuellement que l'idéal banatais de l'harmonie interethnique vacille lorsque politique et monnaie entrent en ligne de compte et lorsque des étrangers s'installent. Selon les époques et la construction de l'identité et de ses valeurs, diverses catégories d'étrangers soutiennent cette conception des relations interculturelles. Par ailleurs, confrontée aux pressions extérieures au Banat, qu'elles soient roumaines ou internationales, la multiculturalité banataise permet de mettre en avant une identité positive. *Ici, à Timisoara, Maureni, les chemins sont meilleurs que le chemin de fer et les routes de l'Est. Les familles sont plus riches que les hommes de l'est. Si la Moldavie et la capitale avaient ce que nous avons, ils seraient heureux mais ils sont pauvres et le resteront car leur conception est communiste. Ils veulent plus, ils sont les plus pauvres, les plus stupides, n'ont pas d'idée, sont très différents de notre région*⁴⁴. Ce trait est également reconnu par un agriculteur belge: *Finalement la Roumanie, c'est comme l'Italie: le Nord du pays travaille et tire le Sud qui regarde et profite. Il faut tout de même rester sur ses gardes! Ils sont plus travailleurs à Măureni qu'en Valachie mais il faut quand même les pousser et les surveiller sinon, ils ne foutent rien. Tout resterait en friche*⁴⁵. Ce particularisme régional est opposé au niveau national en surfant sur le schéma classique de l'opposition nord-sud, travailleur-hédoniste. Cette région est présentée comme prospère à l'inverse du reste du pays dont les habitants « envahissent » le Banat ainsi que l'écrit V. Neumann (in Babeti, 2007, pp. 70-71). *Etant donné qu'il s'agissait de la région située le plus à l'ouest et dont le niveau économique était le plus élevé de Roumanie, le Banat a été littéralement « envahi » par des groupes importants de population roumaine, arrivés d'Olténie, du Maramures et de Moldavie, zones beaucoup moins développées et où le type de cohabitation que nous venons de mettre en évidence ainsi que le plurilinguisme sont pratiquement inexistantes. Ce phénomène trouve des antécédents dans la politique de Ceausescu, qui avait pour objectif d'obliger les minorités à partir ; il s'agissait alors de repeupler, par une population roumaine, les villes et les villages désertés par les Allemands. L'implantation de ces groupes, constitués de gens sans instruction, ignorant toutes les traditions plurilingues et interculturelles du Banat, risque de provoquer, à l'avenir, une tension dans leurs relations avec les minorités, avec la population mixte ou avec la population locale majoritaire. Cette déferlante serait un frein au développement régional et briserait l'unité locale. Un exemple parmi de nombreux autres qui seront évoqués ultérieurement : Je suis venue d'un autre village, du Nord, en Moldavie. La période d'accommodement a été difficile, mais je suis passée là-dessus. Là-bas, les gens sont des autochtones, ils sont plus gospodari et sont plus unis qu'à Maureni. Ici, c'est chacun pour soi. La collaboration ne les intéresse pas, avoir de l'aide, un ami, être un homme de bien. Ici c'est chacun pour soi, oui. Il n'y a pas d'union, d'unité, de rassemblement, de soutien. Nous sommes seuls. Pourtant c'est important d'avoir des amis. Les amis connaissent vos besoins et nous pouvons nous aider réciproquement. Ici, les gens*

⁴⁴ Sebi, étudiant, 16 ans, Maureni, 10/03.

⁴⁵ Christian, agriculteur, 63 ans, région montoise, 11/02.

sont plus froids, distants. Ils sont venus de toutes les régions avec des conceptions différentes, leurs habitudes⁴⁶. En dépit de cet avis qu'elle partage avec de nombreux autres Maurenien, Mariana fait partie d'un réseau d'échange et de soutien unissant certains habitants se présentant, selon les termes de son époux, comme *les 20% de gens valables ici*⁴⁷. Que le modèle soit la communauté vécue ailleurs ou la communauté passée, la responsabilité de l'effritement des relations est imputée aux Roumains venus de l'extérieur. Ces derniers sont stigmatisés. À l'instar des Tsiganes, ils sont opposés au modèle du *gospodar* prévalant à cette distinction de la qualité des habitants.

Le Banat confisquerait-il une caractéristique partagée nationalement ? La Roumanie entière n'est-elle pas séculairement multiculturelle ainsi que le propose la description du guide *Evasion* ? Le Banat est dit avoir été construit par l'effort conjugué de divers groupes formant sa population. Une forme de fierté face aux performances et à la prospérité banataise s'entend. Cet orgueil se nourrit de la formulation d'une continuité avec l'époque impériale. La formation identitaire régionale actuelle se fonde sur une solidarité banataise trans-ethnique et confessionnelle au détriment des Roumains des autres régions dits moins éduqués, moins civilisés, moins à l'Ouest freinant le développement régional voir national. *Dans la flatteuse image de soi que se forge le Roumain banatais avec, pour repère, le cadrage régional, il se voit différent du « simple Roumain » qui, ignorant l'expérience fertile de la « vie passée parmi les nationalités » est moins bien placé que lui, le Banatais, « pour s'élever aux standards européens »* (Vultur in Babeti, 2007, p. 339). Le pays entier porte les traces de multiples influences qui se sont conjuguées. *« L'espace roumain se présente comme un espace de marge. Tout au long de l'histoire, il s'est trouvé aux limites des grands ensembles politiques et de civilisations. C'est là que l'on arrivait sur l'une des marges de l'Empire Romain - la frontière entre le monde romain et le monde barbare, coupant en deux la Dacie - la Roumanie d'aujourd'hui - ; là aussi se situait la marge de l'Empire Byzantin, et plus tard, de l'Empire Ottoman ; là, enfin, se sont établis les avant-postes de la civilisation occidentale. Au début de l'époque moderne, trois grands empires se rencontraient exactement dans l'espace roumain : les Empires Ottoman, Habsbourgeois et Russe. »* (Boia, 2003, pp. 17-18). Lors d'un séminaire *Homo Balkanicus*⁴⁸, V. Mihailescu a présenté cette autodéfinition banataise multiculturelle comme une construction fondée sur la continuité d'une spécificité régionale. Selon lui, ce discours ne joue donc pas sur l'unité nationale et la diversité des gens. *On aurait tort d'y voir un simple opportunisme qui voudrait mettre un signe d'égalité entre « le bon Banatais » et « le bon Européen », car il s'agit bel et bien de la redécouverte d'une tradition qu'il est bon de valoriser aux dépens de l'affrontement pour la suprématie et la domination de l'autre* (Vultur in Babeti 2007, p. 338). À l'inverse, la construction multiethnique qui aurait cours en Dobroudja serait une production de l'ethnicité non-fondée sur l'existence de groupe. *C'est une mise en scène de la diversité. Le national doit garder son rôle central de gestion de la tolérance autorisée. Ce n'est pas l'idéologie défendue par le multiculturalisme*⁴⁹. L'interculturalité serait

⁴⁶ Mariana B., femme au foyer et commerçante, environs 45 ans, Maurenien, 08/06.

⁴⁷ Buzila, ingénieur agronome retraité, 63 ans, Maurenien, 05/06.

⁴⁸ Séminaire tenu à l'ULB le 04/02/2009

⁴⁹ Notes personnelles prises lors de l'exposé de V. Mihailescu le 04/02/09 au séminaire *Homo Balkanicus & Co.*

factice, serait *une recomposition aseptisée*. La construction du particularisme régional banatais semble se distinguer de cette invention de la tradition qui aurait lieu ailleurs en Roumanie. Pourtant, il s'agit bien aussi d'une construction passant sous silence certains faits et que les discours tenus à Maureni semblent à la fois soutenir et déconstruire. De la carte postale au cauchemar, il ne suffirait pas de changer de littérature mais aussi d'époque. Tantôt périphérie favorable à l'assimilation, ouverte par les liens au centre extérieur ; tantôt marge se distinguant, se détachant, s'enfermant. L'identité roumaine oscille tel un pendule entre deux pôles construits en opposition.

2.3.2 Le pendule identitaire

L'historiographie du Banat historique est assez ardue. Le Banat fut intégré à l'Etat féodal hongrois du X^{ème} au XI^{ème} siècle. Les conquêtes ottomanes débutèrent vers la fin du XIV^{ème} siècle. Timisoara fut occupée en 1552. La « libération » banataise débuta avec l'expansion de l'Empire des Habsbourg après le siège de Vienne (1683). Les frontières du Banat historique, intégral furent tracées et distinguées de la Hongrie et de la Transylvanie. C'est sur les particularités de l'unification de cette terre formant une unité propre que repose le discours actuel de la spécificité de la région. Un jeu de chaise musicale débute ensuite entre Vienne et Budapest. En 1779, le Banat est annexé à la Hongrie. Il repasse sous l'autorité directe de Vienne de 1848 à 1860 avant d'être, une dernière fois, hongrois sous la « Double Monarchie ». En 1918, le Banat est divisé entre la Roumanie, la Hongrie et la Serbie en application du principe des nationalités et confirmé en 1920 par le Traité de Trianon. Cette répartition du territoire entre les trois Etats récemment institués fut l'objet d'une triple proclamation à Timisoara. Les Hongrois proclamaient une République du Banat reconnue en 1919 par le gouvernement de Béla Kun autour de Szeged. La partie sud-ouest fut attribuée au Royaume des Serbes, Croates et Slovènes nouvellement créé et qui deviendra la Yougoslavie. Les Roumains déclaraient leur union avec la Roumanie (Babeti, Durandin, Boia, Roger, Verdery, Hitchins). Il est l'objet d'au moins quatre regards qui se répondent : roumain, allemand, serbe et hongrois. Leur tonalité polémique génère et use de clichés. Cette terre, tour à tour bulgare, hongroise, ottomane, autrichienne, de nouveau hongroise puis roumaine, est un lieu de croisement de multiples ethnies et de revendications identitaires⁵⁰. Le particularisme des interprétations s'inscrit également en relation avec la construction de son éclatement entre trois Etats. Chacun revendique l'ancienneté et la légitimité du primo arrivant. Aujourd'hui présenté sous son habit multiculturel, le Banat serait aussi d'origine latine pour les Roumains, *terra incognita* civilisée par les Allemands selon ces derniers, terre arrachée à ses origines hongroises et/ou terre marquée d'une présence serbe séculaire. Tous se disent cependant, comme le rappelle le guide *Evasion*, le bouclier protecteur de la chrétienté contre l'envahisseur

⁵⁰ Je reviendrai plus loin sur la tumultueuse histoire du Banat.

ottoman. Ces multiples interprétations de l'histoire régionale résonne avec une identité roumaine écartelée entre les divers sens de son équation.

L'identité roumaine serait historiquement inscrite dans une oscillation pendulaire complexe dont les pôles d'attraction sont composés du modèle oriento-russo balkanique et du modèle occidental latin européen. D'un côté les valeurs et traits fondamentaux essentialisés résident dans la ruralité, le folklore, le village, la paysannerie, l'orthodoxie mais aussi la passivité et la pauvreté, faisant écho aux représentations occidentales de la roumanité. À l'inverse, à l'autre bout de la ligne, ces traits sont refusés au profit de l'individualisme, du progrès, du rationalisme. K. Verdery (1995, chapitre 1) énonce une suite d'éléments formant des couples antithétiques s'équivalant et constitués en fraction :

$$\frac{\text{Dacian}}{\text{Roman}} = \frac{\text{primitive}}{\text{civilized}} = \frac{\text{native}}{\text{foreign}} = \frac{\text{natural}}{\text{artificial}} = \frac{\text{organic}}{\text{forced}} = \frac{\text{durable}}{\text{perishable}}$$

Cette construction schématise l'idéologie nationale roumaine produite historiquement et informant sur le présent. M. Vultur, traditionnellement, explique cette rupture comme suit : *Le modèle occidental de société s'impose difficilement sur le fond rural et dans la mentalité archaïque du peuple. Cependant, malgré une forte cassure sur le plan idéologique entre les élites et la grande masse de paysans, l'idée de nation prend de plus en plus de place dans la dynamique historique* (Vultur, 2002, p.4). L'ouvrage de T. Nicoara (2002) focalisant son étude sur les mentalités roumaines à l'époque moderne confirme cela. Dans cette perspective, l'identité est abordée sous l'angle de la conception roumaine dite romantique. Elle diverge de la construction rationaliste des lumières et met en scène, dans son argumentation, une opposition de notions adjointes à un regard fondé sur la question des origines principale composante de l'identité roumaine à sa naissance. Il s'agit, selon K. Verdery (1987, 1991, 1995), C. Durandin (1995) mais aussi A. Roger (2002, 2003) ou L. Boia (2001, 2003) d'une construction identitaire privilégiant l'un ou l'autre pôle selon des « règles » remontant au XVIII^{ème} siècle, à l'absolutisme éclairé habsbourgeois dominant alors la Transylvanie et appréhendé dans ces études sous l'angle des relations centre – périphérie de I. Wallerstein. Les élites roumaines en ont alors appelé, au travers de l'identité nationale en construction, à une opposition ou une alliance avec ce pouvoir, le centre viennois. C'est autour de la question des origines que le débat se cristallisa en l'érigant en symbole des camps en compétition. K. Verdery, C. Durandin, L. Boia et A. Roger dégagent trois orientations principales : les latinistes, les dacistes et les tenant des origines daco-romaines.

- Les premiers arguent de la stricte descendance romaine issue des légions trajanes. La formulation de la période ottomane banataise comme apocalyptique par Nicolae de Hateg⁵¹ est un exemple de cette perception identitaire. La modernisation et la civilisation du Banat débute avec l'instauration de l'administration autrichienne. Les origines latines se seraient maintenues via l'empire légitimant ainsi le lien européen par une construction identitaire

⁵¹ Nicolae de Hateg (1751-1833) : premier chroniqueur roumain du Banat, prêtre orthodoxe.

héritée des Lumières. La partie dividende de la fraction incarne ce que la roumanité a de positif et est concurrencée par le pan négatif des particularités.

- Les seconds, à l'inverse, conçoivent un héritage original essentiellement Dace. Cette version de l'identité roumaine est mobilisée pour revendiquer encore maintenant les particularismes roumains dits menacés et à respecter en raison de leur originalité, historicité et noblesse. Dans cette conception, l'axe des diviseurs devient l'identité – celle du *gospodar* - à valoriser alors que le dividende est conçu comme pollueur et inculte. Ce protochronisme correspond à une sensibilité de retour aux racines nationales tout en prônant une limitation des influences occidentales et européennes. Né dans le milieu littéraire, les critiques et historiens étaient encouragés à rechercher des phénomènes culturels présentés comme roumains, c'est-à-dire anticipant des événements produits dans les cultures occidentales. En effet, ces arguments furent rapidement intégrés au nationalisme promu par le régime et repris sous le communisme dictatorial de Ceausescu (voir chapitre 3). Le débat initié par Titu Maiorescu (la forme sans fond) au début de 19^{ème} siècle se prolongea donc en opposant les formes dites modernistes extérieures et le fond culturel national autochtone (Verdery, 1991).

Ainsi, les mêmes traits, les deux mêmes axes de la fraction peuvent être porteurs d'avenir et de fondement noble ou de bassesse dont il faut s'éloigner. L'ultime camp oscille entre ces deux tendances, entre une vision pro-occidentale et une vision indigène. S. Antohi parle de pathologie collective qu'il décrit comme suit : *Les premiers* (les autochtonistes) *élaborent une critique de la modernisation sur la base d'une opposition illusoire entre un présent décadent et le mirage du passé tel que le dessine la vulgate ethno-mystique ; ou encore, si le présent se trouve contrôlé fermement (comme il le fut sous le régime communiste), il peut devenir l'étalon d'une normalité sublime, la préparation de lendemains glorieux que l'Etat-Parti (ou l'Etat-Eglise) leur garantit, leur promettant de les protéger contre les infections des facteurs pathogènes extérieurs, et plus précisément occidentaux. De leur côté, les occidentalisans pleurent les blessures symboliques de la nation, agitent la mince utopie d'une Roumanie immaculée de l'entre-deux-guerres et proposent comme unique solution curative l'importation du modèle occidental : en sa forme extrême, le discours occidentalisant définit l'ethnicité comme un stigmate, comme une maladie endémique et incurable dont le syndrome central rassemble et combine la servitude volontaire, l'apathie, l'indolence, la sclérotose, la xénophobie, la résistance au changement, la stupidité.* (Antohi, 1999, pp. 285-286). L. Boia illustre aussi cette fraction qui forme fracture dans la société roumaine : *Réceptif aux modèles étrangers, mais se sentant parfois écrasé par eux, le Roumain essaie en même temps de se défendre, en conservant son fond autochtone. Si certains Roumains regardent vers l'Europe, d'autres refusent l'extérieur. L'europhéisme et l'« autochtonisme » illustrent une polarisation intellectuelle typique de la société roumaine. S'ouvrir aux autres, ou se refermer sur soi ? La confrontation de ces deux tendances opposées a accompagné le processus de modernisation des deux derniers siècles. Évidemment, les Roumains n'ont pas inventé la dramatisation des rapports avec « les autres » : elle constitue un trait universel de l'imaginaire. Mais peut-être les Roumains dramatisent-ils beaucoup, admirant ou rejetant, reprenant sans nuances ou refusant par principe* (Boia, 2003, p. 19). M. Spiridon va également dans le sens de la vision fractale du soi roumain et de son rapport à l'altérité : *Une équation telle que : innovation = valeur = modernité = occidentalité n'a cessé de*

dominer la culture roumaine pendant au moins un demi-siècle, jusqu'à l'occupation soviétique du pays. Après la chute du communisme, le même problème revient en Roumanie dans un système de repères tout à fait différent (Spiridon, 2004, p. 165). E. Wnuk-Lipinski écrit la transformation a notamment pour effet, pour une majorité de la société, que la nouvelle réalité sociale cesse d'être compréhensible dans des catégories rationnelles. Cette réalité est perçue d'un côté à travers des catégories formées et opérationnelles dans l'ancien système et de l'autre à partir d'une image mythologique de l'Occident. Dans les deux cas, une telle rationalité des attitudes et des comportements ne survit pas à la confrontation avec le réel (cité par P. Michel, 2004, p. 40). S'agissant ici d'un constat concernant la reformulation de l'imaginaire polonais, on note que l'appréhension de soi en termes d'opposition et de balancement entre deux pôles s'étend hors des frontières roumaines et se combine en de nouvelles formes. On sent également dans l'ouvrage dirigé par A. Babeti (2007) une volonté de se placer radicalement d'un côté précis de la fraction identitaire roumaine. Cependant, ce n'est pas par l'affirmation de la désuétude de la tradition paysanne mais par l'insistance sur la modernité comme vision séculaire, traditionnelle que cette identité se forme. La modernité ne serait dès lors pas uniquement issue d'un modèle extérieur à suivre aujourd'hui mais un acquis remontant à l'impérialisme habsbourgeois et maintenu bon gré malgré depuis. La construction de la modernité se fait alors en s'appuyant sur une tradition moderniste. Le Banat n'aurait plus de preuves à prêter pour légitimer son européanité puisqu'elle est un état de fait que seul le communisme aurait tenté de gommer. Pour décrire le Banat impérial, un historien écrit par exemple : *Il faut insister sur le caractère délibéré et rationnel de ce projet, qui rejeta l'ancien pour promouvoir l'audace expérimentale moderne* (Leu in Babeti, p. 43). Le Banat construit sur les traces de son passé impérial est dit avoir fait *un grand saut qualitatif au siècle des Lumières et du cosmopolitisme*. Les trois camps résonnent encore aujourd'hui dans les propos et représentations de la roumanité. *These argument* (the so-called « National essence » of Romanian as a people) *arose with the nineteenth-century Romantics and continued, with modifications, into the interwars period, resurfacing once again as of the 1960s* (Verdery, 1995, p. 28). M. Vultur considère que le *temps de la « vraie démocratie » roumaine dont la nostalgie apparaît dans la contemporanéité post-communiste, la période de l'entre-deux-guerres marque le début d'un processus inachevé de transformation d'une « nation de paysans » en une « nations de citoyens »* (Vultur, 2002, p. 4). Qu'en est-il aujourd'hui ? Cette rupture se poursuit-elle, de nouvelles formulations modelées ou non sur ce fond historique d'identité nationale surgissent-elles afin de « terminer » le processus de transformation détecté par M. Vultur ? N'assiste-t-on pas ainsi que le laisse penser la dénomination de C. Giordano à un « retour vers le futur » laissant en suspend ce changement de paradigme au profit d'une stagnation ? Une voie linéaire vers un modèle de référence de type occidental ne semble pas non plus percer dans les observations faites sur le terrain. A quelles métamorphoses du *gospodar* et des *gospoadrii* assiste-t-on à Maureni ? La fraction de K. Verdery peut être prolongée.

$$\frac{\text{Dacian}}{\text{Roman}} = \frac{\text{primitive}}{\text{civilized}} = \frac{\text{native}}{\text{foreign}} = \frac{\text{natural}}{\text{artificial}} = \frac{\text{organic}}{\text{forced}} = \frac{\text{durable}}{\text{perishable}}$$

$$= \frac{\text{village}}{\text{ville}} = \frac{\text{tradition}}{\text{modernité}} = \frac{\text{paysan}}{\text{agriculteur}} = \frac{\text{gospodarie}}{\text{dépendance}} = \frac{\text{Balkan}}{\text{Occident}} = \frac{\text{Est}}{\text{Ouest}} = \frac{\text{unité}}{\text{ouverture}} = \frac{\text{homogène}}{\text{cosmopolite}}$$

Le Grand Partage dénoncé par J-L. Amselle (2000) est ré-institué. Malgré l'accent placé sur la traditionnalité de la multiculturalité séculaire de la région banataise ou roumaine, la multiethnicité est ici présentée comme un projet d'obédience universaliste. Il est rapproché de la pensée européenne formulée actuellement : l'unité dans la diversité prétend dépasser la rupture construite entre le même et le différent. Dans les faits, cette prétention est mise à mal puisque voulant la supprimer elle serait plutôt déplacée. L'universalisme et le culturalisme s'affrontent de nouveau mais selon une nouvelle équation: l'interculturalité serait un principe universel, l'universalité étant souvent réduite à son obédience européenne tandis que la conception herderienne enfermerait l'autre dans le respect des ses différences, de sa pauvreté lui interdisant l'accès à la civilisation. *Il y a là une étonnante inversion : les tenants d'un dispositif identitaire clos, fondés sur des critères fermés, ne pouvant donc déboucher que sur des mécanismes d'exclusion qui lui sont indispensables, se réclameront d'un universel « ancien », indifférencié, occultant d'ailleurs mal la défense d'intérêts particuliers, et critiqueront, au nom de cet universel, les défenseurs d'une identité ouverte, se définissant dans et par l'échange et le mouvement. Or celle-ci, pour particulière qu'elle se revendique, réfère à un universel « nouveau » celui de son mode même de constitution* (Michel, 1994, pp. 223 - 224). Cette oscillation greffe une alternance identitaire roumaine entre Est et Ouest superposée à une vision du particularisme « traditionnalisant » opposé à une modernisation occidentaliste.

2.3.3 En Transition ? Regards dialogués

Le Banat est également connu pour les événements de Timisoara. Il est le lieu de déclenchement de la Révolution que cette dernière soit volée ou non. R. Portocala (1990, p. 9) débute son livre par cette citation d'une journaliste française : *Le malaise, en Roumanie me venait du fait d'avoir sans cesse l'impression que tout n'était qu'un décor dans lequel évoluaient des gens à qui l'on mentait et qui, à leur tour, mentaient*. Ce débat sur la justesse, la réalité, la vérité de la Révolution roumaine est encore vivace. A Bucarest, décrivant leur vie sous le communisme et dévoilant leur regard sur leur « nouveau monde », deux personnes parmi d'autres s'expriment en des sens inverses.

J'apprécie que ce soit le Président qui a condamné le communisme mais la réalité, si j'essaie de résumer toutes les réponses possibles, c'est que la Révolution a été volée par l'ancien système qui est devenu très actif dans la politique, dans l'économie, l'agriculture, l'administration. C'est pour cela que l'on n'a pas

*pu évoluer très vite dans les normes européennes. Ce n'est pas que ma propre réponse. C'est une réponse commune de beaucoup beaucoup beaucoup de jeunes, de gens que j'ai consultés*⁵².

*A mon avis, la Roumanie a changé beaucoup. Je ne suis pas du tout d'accord avec le fait que la révolution ait été volée. La Révolution a marqué un moment fondamental puisqu'elle a donné la liberté. Ensuite, tout le reste, c'est de la littérature. La liberté, c'est arrivé le 22 décembre et personne ne l'a volée. (...) et c'est vrai que tout le reste est à construire. (...) les mentalités, c'est difficile qu'elles changent mais pourtant elles ont changé. Moi, ça m'étonne. (...). Au début de la Révolution, je ne m'attendais pas du tout que, au bout de 14 ans, la Roumanie entre dans l'OTAN, au bout de 17 ans, que la Roumanie entre dans l'Union Européenne. Sincèrement pour moi le chemin, cela m'a étonné la rapidité. Je sais que c'est un peu singulier ce que je dis parce que souvent les gens considèrent que la Roumanie est allée d'une façon très lentement et trop lentement. Je crois le contraire. Je crois que la Roumanie a fait un bon chemin, a parcouru des étapes. Il ne faut jamais oublier le degré 0, le ground 0, le jour où la Roumanie partait, ce que l'on vient de voir sur l'écran, là, le film. Nous, on est parti d'un niveau qui était peut-être moins 40. Je parle en étage si j'ose dire comme cela. On est parti du moins 40 quand les autres étaient peut-être au moins 10 : la Tchécoslovaquie la Pologne, à moins 5, moins 3. Nous on était à moins 40. Alors c'est un sacré chemin qui a été parcouru et je suis et je reste optimiste là dessus*⁵³.

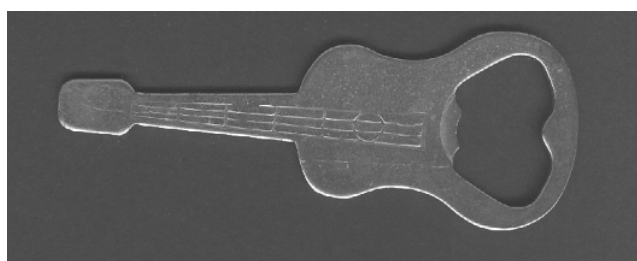
Vision de la Roumanie prisonnière de l'ancienne Nomenklatura déguisée d'un côté. Vision de la Roumanie changeante, avançant de l'autre. Construction de soi comme victime d'une part et de soi comme méritant de l'autre. L'abandon et la responsabilité imputées à l'extérieur, à l'étranger sont des thèmes récurrents dans la construction identitaire roumaine. *Manquent en fait cruellement à l'Est, tant en amont qu'en aval, les repères qui pourraient permettre de baliser le présent. Tant le passé communiste que le modèle occidental sont vécus et pensés au travers de multiples non-dits, mythologies croisées et frustrations non digérées* (Michel, 1994, p. 220).

L'impulsion révolutionnaire de Timisoara serait-elle la preuve de la *survivance du modèle banatais d'émancipation sociale et culturelle* ainsi que le pense A. Babeti (2007, p. 20) ? Peu ou prou, le Banat conserve une position économique, culturelle et sociale particulière en Roumanie. Le niveau du PIB/habitant en Roumanie pour l'an 2008 est chiffré à 5450 euros selon une étude de la Commission Nationale des Prévisions (CNP). Les prévisions pour 2015 indiquent que ce PIB/habitant sera de 40% de la moyenne dans l'UE. La région de l'Ouest apparaît, dans ces estimations, comme la plus développée : son PIB/habitant est de 6 000 euros alors que le centre et le Nord-Ouest sont entre 5 100 et 6 000 euros, le Sud entre 4 100 et 5000 euros et le Nord-Est est loin derrière avec un PIB/habitant

⁵² Stefana, représentante de *Rencontres Patrimoine Européen – Roumanie (RPER)*, environ 50 ans, vit à Paris et séjourne souvent en Roumanie, 02/09.

⁵³ Adrian, environ 40 ans, rentré en Roumanie en 1990 après un exil de 15 ans, 02/09.

inférieur à 4 000 euros⁵⁴. En effet, sa situation aux marges du pays lui a permis de maintenir des échanges avec la Hongrie et la Serbie voisines. *Les villes ne sont pas très développées comme les villes commerciales proches de la frontière de l'Ouest. En Moldavie, en Olténie, dans la capitale, tous sont pauvres. Bucarest c'est toujours le Moyen-Âge. A l'Est, ils nous considèrent comme la province mais ils ne sont pas heureux que l'Ouest soit plus riche*⁵⁵. La proximité des frontières occidentales est effectivement un atout. Emilia et Bianca amélioraient leur quotidien en profitant de la proximité de la limite avec l'ex-Yougoslavie. Durant les deux mois de l'été 1998, elles faisaient de la contrebande, « l'imbargo » comme me dit Bianca. Pendant la guerre, *chez nous les prix du combustible étaient moins chers qu'en Yougoslavie. Pour cette raison, de nombreux Roumains y sont allés avec le diesel et les cigarettes. Nous avons pu gagner un peu d'argent supplémentaire, mais c'était difficile et fatigant. Il fallait payer les douaniers. Nous n'étions pas seules. De nombreux Roumains venus de tout le pays venaient pour passer la frontière. On cachait des cigarettes dans la voiture et on en skotchait sur les jambes. Ca, on ne l'a fait qu'une fois car ce fut difficile de l'enlever : nos jambes étaient rouges. On a gagné 2500 deutsche mark en deux semaines*⁵⁶. Les fardes de cigarettes scotchées autour des jambes et du torse, elles traversaient le limes. Elles les vendaient sur le marché en même temps que de petits objets comme des décapsuleurs en forme de guitare dont Emilia offre un exemplaire de sa réserve à mon compagnon.



Le décapsuleur reçu.

Une fois la marchandise écoulee, les deux femmes buvaient rapidement une soupe et revenaient. Un seul passage leur rapportait l'équivalent d'un mois de revenus à l'époque. Ressentant encore aujourd'hui la peur qui la tenaillait, Emilia explique qu'elle ne le referait pas avec sa fille. À plusieurs reprises, elles ont failli se faire prendre et ont évité de justesse les fouilles corporelles. Ce type de « valises » existait déjà sous le communisme. La proximité de la Hongrie et de la Serbie dont les régimes étaient plus souples que le socialisme dictatorial des Ceaurescu favorisa les échanges et une ouverture dans l'ombre. Lorsqu'ils vivaient à Recasdia, près de la frontière serbe, Emilia et sa fille s'y rendaient deux ou trois fois par semaine vendre des vêtements et de la vaisselle bon marché en Roumanie. Ils connaissaient un douanier qui recevait du café en échange de sa distraction au moment du passage. *On volait aussi un sceau ou l'autre pour le revendre*⁵⁷. La composition multiethnique banataise ouvrant vers l'Occident, même de façon minime, a permis de conserver des liens privilégiés avec

⁵⁴ Voir <http://www.cnp.ro/user/repository/3ac10dc7e36ed8c0bee8.pdf>

⁵⁵ Sebi, étudiant, 16 ans, Maureni, 10/03.

⁵⁶ Bianca, institutrice, 35 ans, Maureni, 08/06.

⁵⁷ Emilia, économiste retraitée, 70 ans, Maureni, 08/06.

l'Ouest. L'anéantissement de la liberté d'expression et l'oppression communiste furent toutefois aussi forte qu'en Valachie, Moldavie ou dans le reste de la Transylvanie. Dirigisme, paternalisme, censure, autocensure, propagande, manipulation, peur, détournement, contraintes, violence ont généré des blocages, et des mécanismes collectifs profonds. La population porte en elle les cicatrices de 44 ans de régime de fer même si la nostalgie s'entend. Exemple parmi d'autres qui seront évoqués ultérieurement, une expression du sens commun au village dit : « sous le communisme, il y avait de l'argent mais les magasins étaient vides tandis qu'actuellement, les magasins sont remplis et nos poches sont vides ». Cette nostalgie du régime est décrite par certains Roumains la critiquant comme une « politique de l'estomac ». À Bucarest, M. Berindei, historien, ancien porte parole de la ligue des droits de l'homme roumain et témoin du documentaire de J. Dubie en 1988 raconte : *ce qui est certain c'est que les 45 ans de communisme ont laissé des traces très fortes et que la société roumaine n'est pas encore guérie surtout ma génération. On a bien vu la réaction dans le parlement roumain lors de la réunion des deux chambres réunies au cours de laquelle le président Basescu a condamné le communisme officiellement. On a vécu quelque chose d'assez extraordinaire pour ceux qui avaient rédigé ce rapport et qui étaient dans la salle : voir le parti « Grande Roumanie » envahir l'étage supérieur du parlement. Des jeunes avinés ont constamment sifflé, protesté. Dans la salle, on n'a pas pu entendre le discours du dirigeant et le Président du Sénat n'a rien fait. On a été étonné de voir à quel point condamner le communisme est encore inacceptable pour une grande partie des parlementaires*⁵⁸.

Si le terme de « transition » est remis en cause par la société roumaine aujourd'hui, la transmission pose également question. Selon les Maurenieni, deux à trois générations seront nécessaires pour effacer le poids du communisme. L'oubli semble devoir prendre le pas sur la formation de la mémoire. Le communisme était présenté, dès 1990, comme parenthèse de l'histoire par les autorités du « nouveau » régime démocratique. À côté de cet oubli présenté comme salutaire pour pénétrer de plain pied la modernité et recouvrer son inscription dans le monde européen, le poids du silence se fait également assourdissant. Comment parler d'un vécu aussi difficile ? De quoi témoigner ? Pourquoi témoigner ? Comment construire un avenir sans passé ? De nombreux jeunes attestent de leur ignorance des événements précédents⁸⁹. Comment peuvent-ils trouver leur voie s'ils sont tenus à l'écart de leur histoire, s'ils ne peuvent prendre position par rapport au passé, à leur mémoire. Comment savoir où l'on va si on ne sait d'où l'on vient ? *On ne sait pas si les jeunes étrangers ont cru ce qu'ils ont vu à l'écran. Nous, on l'a vécu. Nos jeunes roumains ne peuvent pas croire que cela a existé. Ils peuvent même dormir pendant la projection de ce film. J'ai plusieurs fois secoué ma fille pour qu'elle comprenne ou qu'elle voit au moins des choses. C'est incroyable pour eux, leur génération. Mais c'est vrai aussi que même à Timisoara, bon on sait pourquoi Timisoara a été tellement recherché et connu à un moment donné. On a fait, 10 ans après les événements, des sondages dans la rue, et les jeunes ne savaient même pas ce qui s'était passé devant l'église de Tökes*⁵⁹.

⁵⁸ Mihnea Berindei, historien roumain, membre du CNRS établi à Paris, 02/09.

⁵⁹ Laszlo Tökes : homme politique hongrois de Roumanie, pasteur de l'église réformée de Roumanie. Son expulsion de force de l'église de Timisoara est présentée comme un des déclencheurs de la Révolution de 1989.

On avait la plaque commémorative et les jeunes qui avaient 15, 16 ans n'étaient déjà plus au courant des événements. C'est peut-être un bon signe, la vie doit continuer. Si on se retourne toujours sur le passé, on a que des larmes et des cicatrices. Il faut aller plus loin mais c'est une leçon que l'on a vécue, c'est une leçon qui doit donner des apprentissages et des choses, plutôt des conseils pour éviter. Bon, ce n'est plus le cas. On ne doit plus penser à cela, mais il faut toujours faire attention que cela ne se répète plus⁶⁰. Loredana parle d'un refuge de la jeunesse dans la superficialité. Non seulement la médiocrité de l'environnement médiatique et la pauvreté culturelle du monde global appauvrissent les esprits, mais le silence engendre une perte de repères tout en camouflant difficilement un profond malaise. Dans les familles, la douleur et la charge des souvenirs sont des freins pour parler en famille et à l'école de la période de Ceaucescu. Tant que des anciens communistes sont au pouvoir, la parole des enseignants n'est pas libre⁶¹. Parler réveille aussi des tensions internes aux familles. Ma famille s'est divisée pour savoir si le communisme était juste ou non⁶². Il résulte de ce non-dit le sentiment d'une pauvreté spirituelle maintenue malgré l'élan de 89. Un présent morose et sans culture est dénoncé. Si la pauvreté économique est moindre, la pauvreté spirituelle serait maintenue. Moi en tant que jeune, ce qui me marque c'est bien sûr ce que vous avez vécu ou ce qui s'est passé mais, c'est surtout ce qui ne s'est pas passé après. (...) Dans la société civile, est-ce qu'il y a pas quelque chose qui aurait dû être plus fort ? Où est passée cette énergie là (celle des messages de la chute du mur et du régime) ? Où est-ce qu'elle est passée cette indignation là dans la société aujourd'hui ? Pour un jeune aujourd'hui, je me dis que ce qui peut le motiver à s'engager plus que ce qui s'est passé il y a 20 ans, c'est ce qui s'est passé pendant ces 20 ans-ci justement. Pourquoi il n'y a pas eu le changement nécessaire dans les mentalités ? Pourquoi les gens qui ont souffert pendant le communisme, ceux qui ont été moins connus que d'autres, ils n'ont pas eu la reconnaissance à laquelle ils ont eu droit ? Bon c'est caricatural mais pourquoi c'est Gigi Becali⁶³ qui passe à la TV une fois par semaine et pas ceux qui ont lutté ?⁶⁴

La pensée de la dénaturation de l'identité par l'altérité n'est pas propre à la Roumanie. Perçue comme degré zéro de la culture et/ou modèle (principalement économique) à suivre, l'Europe est tantôt à intégrer tantôt à considérer avec méfiance. Dans cette prise de position, l'avenir des héritiers du *gospodar* se joue selon l'usage fait de leur ancêtre. Leur gestion du présent se heurte et se combine à une difficile mémoire et à un avenir incertain. Selon l'hypothèse émise ici, l'analyse des transformations au cœur de la *gospodarie* et de l'identité paysanne roumaine ne sont pas à cerner sous l'angle de la rupture ou de la permanence et de leur opposition mais comme un enchevêtrement de continuité et de changement. Le chemin suivi par la Roumanie dans le contexte post-communiste n'est

⁶⁰ Mariana, interprète, vit près de Timisoara, près de 50 ans, 02/09.

⁶¹ Loredana, 32 ans, vit près de Oravita (Caras-Severin), 02/09

⁶² Alin, étudiant belgo roumain en développement à l'ULG, désireux de s'installer en Roumanie, 23 ans, 02/09.

⁶³ George dit Gigi Becali : homme d'affaire et politicien roumain. Il est à la tête du Parti de la Nouvelle Génération - Chrétien-démocrate (Partidul Noua Generatie - Crestin Democrat). Il détiendrait la seconde plus grande fortune de Roumanie. Il est au centre de plusieurs polémiques : depuis la gestion du club de football Steaua Bucarest qu'il préside à ses liens avec l'extrême droite roumaine ou encore pour des affaires de corruption et d'impôts impayés.

⁶⁴ Alin, étudiant belgo roumain en développement à l'ULG, désireux de s'installer en Roumanie, 23 ans, 02/09.

pas linéaire. *En raison des expériences historiques spécifiques et d'un héritage particulièrement lourd de l'époque communiste, la crise accompagnant la chute du régime de dictature n'a déclenché que des mécanismes d'adaptation menant à l'institutionnalisation des anciennes pratiques. Les finalités de la transformation décrites sur la base d'une rationalisation idéologique sont mises en question, la « normalisation » se heurtant à des blocages et à des résistances, dont l'origine remonte à l'époque antérieure. Les ruptures de 1989 posent toute une série de questions sur le cours de l'histoire récente, marquée d'ambiguïtés, et sur les acteurs issus de l'expérience communiste* (Vultur, 2002, pp. 6-7). Qu'en est-il au coeur des maisnies et de la dynamique identitaire de leurs habitants à Maureni ? Avant de saisir la contemporanéité du terrain effectué, une perspective historique est indispensable. Elle vise à saisir la part de construction, d'invention, de mémoire et de faits participant à l'entrelacs identitaire dont le *gospodar* et sa demeure son l'objet.